N° 1



FORTVNIO

REVUE BI-MENSUELLE

SOMMAIRE

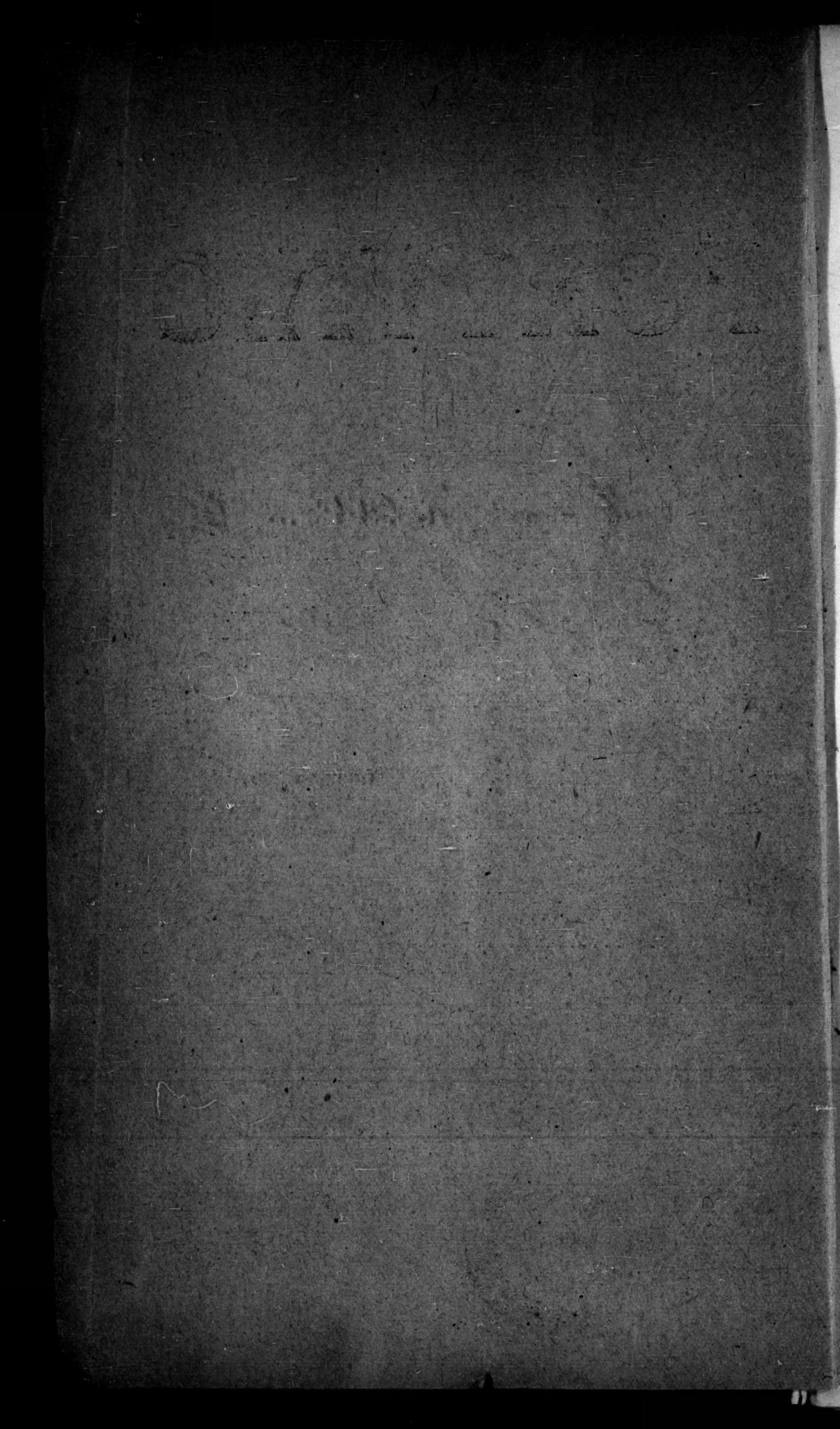
Ornements de CARLO RIM

Directeur-Administrateur JEAN BALLARD

Directeur Littéraire MARCEL PAGNOL

Bureaux :
10, Quai du Canal
:: MARSEILLE ::

Prix : 1 fr. 25



Nº 1. 1er Janvier 1924.

FORTVNIO

Hamlet

Le Monsieur au lorgnon de fer écrivait récemment, à propos du Néron barbu de M. Albert Lambert, que les héros de la légende et de l'histoire ont des visages éternels et d'immuables attitudes. Je ne saurais le contredire ; mais il me semble que si les traits dominants des héros ne changent point, leur expression change parfois; on leur voit selon les siècles l'air triomphant ou la mine triste, ils sont tour à tour couronnés d'éclatante jeunesse, puis soudain fripés et vieillis... Ainsi, le tendre rêveur qui soupirait en 1830 dans la romance ou l'élégie paraît aujourd'hui bien fatigué, et ses pantalons à sous-pieds sont la proie des mites. Tout au contraire, le Discobole, qui fut pour quelques siècles une sorte de brute endormie, vient de s'éveiller, il y a vingt ans, aussi fort, aussi jeune, aussi neuf qu'aux jours de Praxitèle et de Myrrhon.

Et voici que depuis la guerre un autre des grands héros s'avance ; c'est Hamlet, prince d'Elseneur. Laissons aux philosophes le soin de chercher pourquoi ce Danois triste et passionné hante les jeunes hommes qui vécurent nos heures tragiques. Mais il me semble qu'il serait facile de montrer, dans les romans ou les pièces modernes, l'innombrable postérité du héros Shakespearien.

Hamlet était donc un héros moderne. La mort de la grande Sarah Bernhardt qui laisse le rôle vacant, le met au tout premier plan de l'actualité : on affirme que M. de Max va nous montrer un Hamlet sur la scène de la Comédie Française ; d'autre part, M. Pitoëff, qui obtint dans ce rôle, à Genève, un très grand succès, va tenter de le renouveler à Paris.

Mais dans quelle traduction le chef-d'œuvre nous sera-t-il présenté ? Paul Meurice, François Victor Hugo, Montégut, Benjamin Laroche ? Je fus aux nouvelles. Ma question, plusieurs fois posée, reçut partout la même réponse: « Dans la version de Marcel Schwob.» On m'affirma, en outre, que cette traduction était littéralement parfaite; qu'elle était une extraordinaire réussite, qu'elle rendait le texte avec son mouvement, sa poésie, sa puissance dramatique. En un mot, c'était le modèle de toutes les traductions. Je rougis, comme il convenait, de ne point la posséder ; je m'en procurai un exemplaire ; je viens de la lire, à loisir, textes en mains ; je suis tout prêt à reconnaître qu'elle est vraiment extraordinaire.

*
* *

Dans leur ouvrage, Marcel Schwob et Eugène Morand ont appliqué le principe suivant : un mot pour un mot, une phrase pour une phrase, sans jamais intervertir l'ordre des mots. C'est la règle fondamentale de toute traduction fidèle. Elle les a conduit à de très heureuses réussites. Je cite par exemple leur traduction du *it* des premières scènes. Ce *it* représente le fantôme, avant que le spectateur ne l'ait vu. La traduction par *il* trahirait Shakespeare, en précisant tout de suite le genre de cette apparition. Ils l'ont rendu par « *la chose* », et gardent ainsi le neutre, qui donne aux premières répliques leur caractère mystérieux et vague.

En revanche l'application mécanique et intransigeante de cette règle aboutit parfois à d'étranges résultats : on trouve dans leur Hamlet bien des phrases incompréhensibles, et parfois ridicules. Par exemple, quel public comprendra ceci :

« *Et vous ne pouvez, par nulle enquête détaillée, obtenir de lui pourquoi il affecte cette confusion, qui fait si aigrement grincer le calme de ses jours par de dangereuses turbulences de lunatique ?* (*Acte III*, scène *I*).

« *Il y en a qui se mêlent de rire eux-mêmes pour pousser au rire quelque quantité de sots spectateurs, bien que cependant quelque nécessaire question de la pièce doive alors être considérée.* (*Acte III*, scène *II*).

Franchement, est-ce là du français de théâtre, est-ce là du dialogue ?

Lorsque Shakespeare, dans la scène I, écrit ces deux répliques :

MARCELLUS : *Shall I strike at it with my partizan ?*

HORATIO : *Do, if it will not stand.*

Ce n'est pas parce qu'il est Shakespeare ; c'est parce qu'il écrit en anglais, et que ce *do* est une tournure anglaise des plus banales. On a eu grand tort de traduire:

MARCELLUS : *Faut-il taper dedans avec ma pertuisane ?*

HORATIO : *Fais, s'il ne s'arrête pas !*

En français, on dirait « *Frappe !* », et non pas « *Fais* », qui est anglais. De même, « Comment vous plaît cette pièce ? » La tournure anglaise, très simple, correspond exactement au français « *Cette pièce vous plaît-elle ?* » De même « *J'ai vu mon père dans l'œil de ma pensée* ». Ce *dans* est absurde. Il signifie ici simplement *devant*, comme dans un grand nombre d'autres cas. De même, cet éternel « *Marquez* vous ceci? » pour traduire « *Mark you this ?* » Pourquoi ce *marquer*, alors que le verbe *to mark* se traduit couramment par *remarquer ?*

Dans leur souci de ne pas ajouter une syllabe, ils en arrivent à écrire une langue qui n'est ni anglaise ni française. J'admettrais une tournure pénible en français, si elle correspondait à une tournure pénible en anglais. Je louerais une *phrase bizarre* et surprenante, pour rendre une phrase *bizarre* et surprenante qui appartiendrait en propre à Shakespeare. Mais il me paraît burlesque de transplanter brutalement des expressions et des tournures dont se servent tous les garçons de café du Strand. Je ne voudrais pas qu'un français fut surpris en lisant, chez M. Schwob, une phrase qui paraît naturelle au lecteur anglais.

Mais il y a plus : la version de M. Schwob est trouée de faux-sens, de contre-sens, et même de non-sens.

Voici par exemple, des traductions à la fois inexactes et absurdes :

« *Looked he frowningly ?* » — « *Le regard froncé ?* »

Cet étrange regard froncé est une pure invention.

« *God give you good night* » — « *Dieu vous donne le bonsoir !* ».

Ne croyez pas que Shakespeare ait ainsi fait transmettre à Marcellus les salutations du Seigneur. Il dit, très clairement et très simplement :

« *Que Dieu vous donne une bonne nuit !* »

« *I am tam, sir* », répond Hamlet à Guildenstern. M. Schwob traduit : « *Je suis doux, Monsieur* ». On préfèrerait : « *Je suis calme* ».

« *And blow them to the moon !* » M. Schwob dit : « *Je les ferai sauter jusque dans la lune !* ».

Au moment ou Hamlet vient de faire un scandale, la reine, sa mère, s'est retirée accablée dans son appartement. M. Schwob fait dire par le messager : « *Votre conduite l'a jetée dans la surprise et l'admiration !* »

On pourrait croire que le traducteur ignore le sens de

admiration dans Shakespeare ; c'est le sens latin : *stupeur*, car la reine, affolée par la découverte de son crime, est bien loin d'admirer quoi que ce soit ! Voici une autre surprise :

Le croassant corbeau ulule la vengeance !

Etrange corbeau ! Shakespeare n'a jamais écrit cette ineptie.

« *Un valet, qui ne vaut pas le vingtième de la ration de votre primitif seigneur* ». Qu'est-ce que cette ration ? Le texte dit : «*That is not twentieth part the Aythe* », « *qui ne vaut pas le vingtième du dixième* » de votre premier époux.

Voici maintenant des contre-sens plus dangereux, parce qu'ils ne sont pas absurdes :

Hamlet va tuer le roi, qui est en prière. Soudain, il se ravise, et dit : « *Si je le tue en ce moment, il ira droit au ciel* ». Il ajoute ensuite ce vers : « *C'est le récompenser, non me venger* ». C'est pour cette raison seule qu'Hamlet ne frappe pas. Ce vers si important, M. Schwob ne l'a pas compris, et il le traduit ainsi :

«*C'est tâche de mercenaire, non vengeance !* »

Ailleurs, Hamlet, évoquant tous les témoignages d'amour que la reine, sa mère, donnait au roi, son père, s'écrie : « *Must I remember ?* » M. Schwob traduit : « *Faut-il que je me souvienne ?* » Il semble, d'après cette version, que Hamlet voudrait avoir perdu la mémoire. En réalité, la traduction est : « *Faut-il que ce soit moi qui m'en souvienne ?* » (sous-entendu : « Et non elle ?)

La plus grave de toutes les erreurs est au début de la pièce, dans le second vers que prononce Hamlet.

Le roi lui dit: « *Comment ? Vous êtes encore plongé dans les brumes ?* » Hamlet répond : « *Not so, my*

lord, I am too much i' the sun ! » Ce que M. Schwob traduit par « *Je suis trop près du soleil !* », c'est-à-dire par une flatterie au roi ; à ce roi que Hamlet comparera, tout le long de la pièce, à un marais, à un crapaud, à un porc ! Ainsi, le prince d'Elseneur nous est présenté dès son entrée en scène comme un hypocrite ! !

J'arrête là ces citations, empruntées à quelques scènes du premier et du troisième acte. Encore n'ai-je pas relevé tous les contre-sens, toutes les erreurs. Le texte en fourmille. Cette traduction, vantée comme un chef-d'œuvre, est littéralement nulle : ses passages les moins faibles mériteraient à peine la moyenne pour une version de baccalauréat.

*
* *

Il ne faut donc plus s'étonner si un lecteur ou un spectateur jugeant par cette version célèbre, garde d'Hamlet et de Shakespeare une idée fausse. Les contre-sens de M. Schwob passent pour des « *audaces shakespeariennes* », ses absurdités sont l'œuvre d'un « *génie incohérent* », ou des « *jeux de mots intraduisibles* ». Quant à l'ensemble de la pièce, on la croit généralement écrite à la hâte ; pour tout dire, bâclée.

Rien n'est plus faux. C'est à peine si *deux* vers ont un sens obscur, car le texte y est visiblement corrompu par des fautes d'impression. Tout le reste est clair, aussi clair qu'une page de Montaigne ou de Rabelais. Deux éditions, publiées du vivant de l'auteur (quel qu'il soit) portent la trace de longues et minutieuses corrections.

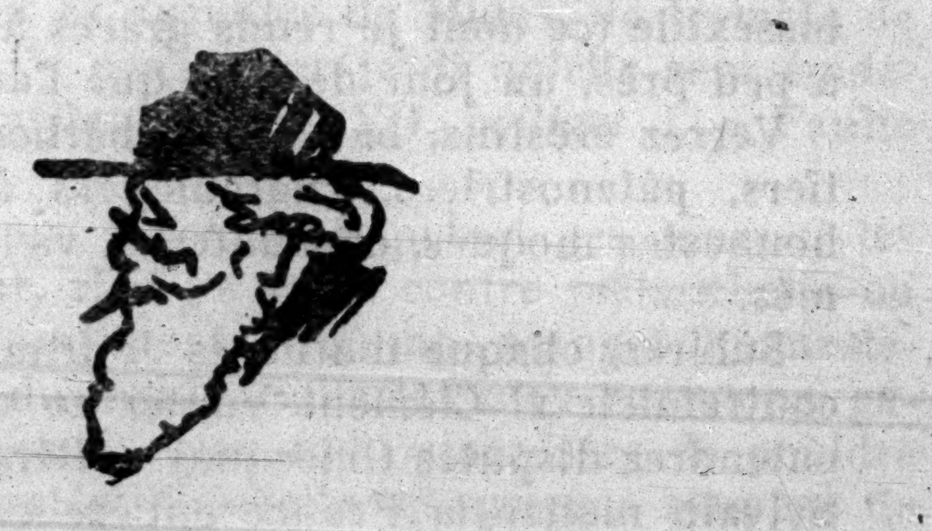
Dans la seconde édition, le poète a ajouté 1800 vers au texte primitif ! Il a changé les noms propres, il a modifié complètement le caractère de la reine. Dans ce chef-d'œuvre, tout se tient, tout est préparé, chaque mot joue son rôle, chaque vers est indispensable à l'ensem-

ble. Hamlet est l'ouvrage longtemps remanié, l'œuvre préférée et définitive d'un homme de génie qui était aussi un artiste prodigieux.

*
* *

Est-il impossible de donner le vrai Hamlet au public français ? Je ne le crois pas. Emile Montégut et Benjamin Laroche en ont écrit deux versions à peu près exactes. Elles me paraissent cependant injouables : le style en est lourd, tortueux, difficile à *dire*. L'idéal, ce serait une traduction faite par deux hommes d'esprits et de talents différents, tels que par exemple, M. Cazamian et M. Charles Méré : un érudit, connaissant à fond l'anglais elizabéthain, et un auteur dramatique sachant son métier... Cette union est difficile à réaliser. Est-elle impossible ?

Marcel PAGNOL.



Flâneries et Commentaires du Monsieur aux lorgnons de fer

Comme s'annonce l'an nouveau, pour la tristesse secouer de tant de vents horrifiques, pluies malignes, subites morts, neiges imminentes et maladies, ne puis mieulx faire que ouvrir le livre dudict Pantagruel, ou pages de pantagruéline pronostication, certaine, véritable et infaillible, pour l'an perpétuel.

S'y esbat au profict des gens estourdis et musards de nature telle sybilline gaieté, que la rate s'en trouve bien et le cuer content. N'en desplaise aux lifelofres de Thubinge, aux alchimistes de Lovain et auitres pays estranges, dussent s'estonner quelques caphards, porteurs de rogatons, composeurs d'emprunts, copistes, scripteurs, hypocrytes, chattemites, pattepelues, pipeurs, proficteurs, escorcheurs de latin, faiseurs de rébus et bourreurs de crasnes, là, est ma rude joye de Saint Sylvestre.

En aulcuns entresols ou étaiges de la Cité, trouverez vierges prophétesses à la mode de Cumes et oracles mieux qu' à Délos. Ne vous souciez poinct trop de leur science, mais tenez asseuré, que, l'an nouveau estant bissextile (ce dont je rends grâces à Dieu), comptera, à peu près, un jour de plus que l'ancien.

Verrez crestins, basteleurs, barbouilleurs, maminotiers, pâtenostriers, charcuictiers à l'honneur, gens honnestes moqués, enchanteurs, vielleurs, poètes affamés.

Subirez, chaque matin, es Journal, prose banale et contrefaicte si Clément Vautel ne se rend à merci ; entendrez disputes Gidesques et Béraudiennes ; Oyrez Sylvain mettre la France entière en rondeaulx pour soy venger et son espouse deffendue.

Connaistrez comme en Utopie on use de pistolles, d'injures en Politicque et de mensonges un peu partout. Consciences s'achapteront ; andoilles soy paye-

ront de mots ; meurdriers trucideront ; voleurs destourneront ; financiers feront banqueroupte.

Tousjours, manqueront aux comœdiennes pelisses zibelines et mesmement colliers de perles, bracelets d'or, agraffes précieuses, aumusses ou diadèmes, à la fin que s'en esbaudisse le peuple.

Rencontrerez entour d'Hélicon, es parnassiennes régions item, moult aucteurs lesquels ressembleront pour traicts ce Limosin qui contrefaisait le languaige françois et vous serviront voluntiers « spatules vervecines perforaminées de pétrosil. » Ne y mordez.

Aultrement, si dict vray maistre Alcofribas : « Saturne sera retrograde, Vénus directe, Mercure inconstant et un tas d'aultres planètes n'iront pas à nostre commandement. » Et plus loin lisons : « ... Ceste année, les aveugles ne verront que bien peu, les sourds oirront assez mal, les muts ne parleront gaires, les riches se porteront un peu mieulx que les pauvres, et les sains mieulx que les malades. Plusieurs moutons, bœufs, pourceaux, oisons, poulets et canars mourront; et ne sera si cruelle mortalité entre les singes et les dromadaires. Vieillesse sera incurable ceste année à cause des années passées... Et régnera quasi universellement une maladie bien horrible et redoudtable, maligne, perverse, espouvantable et mal plaisante, laquelle rendra le monde bien estonné, et dont plusieurs ne sauront de quel bois faire flesches, et bien souvent composeront en resvasserie, syllogisants en la pierre philosophale, et es aureilles de Midas. Je tremble de paour, quand j'y pense. Car je di qu'elle sera épidémiale, et l'appelle Averroïs VII, *colliget :* « Faulte d'argent. »

Toutesfois, ne jeusneront poinct ces jours-ci les gastrolâtres car, rien ne vault contre mélancholie ou maulvais pressentiments, comme manger honnestement et boire du meilleur. Parlez moy coscotons, gabirotades, longes de veau rosti sinapisées de pouldre zinziberine, pastés d'assiette et grasses souppes de prime.

Aimez vous poinct poulbes bouillies, gras chapons au blanc manger, venaison salée aux naveaulx ? Que vous semble d'hypocras, de vin rosé, de clairet ver-

meil pour précéder, accompaigner, dissouldre, delayer les perdraulx, les cailleteaulx, les pieds de porc au sou, les formages, les beugnets, la neige de cresme, les poupelins et les myrobolans conficts.

Ci, me plaist, m'esjouit, me délecte escrire vieil languaige sur le propos d'année pulcelle. Pendant que barbaresques sont roys ; météques, impérators ; garces, emperrières ; boulgres, dieulx, urgeance il y a le cuer soy retremper es sources de jouvence sempiternelle, de abondante et mirifique verve et pour ce, je di le vray, le droict chemin estre celui de la Devinière onquelle meûrit le vin blanc de Pineau, proche la benoite abbaye de Sevillé en Touraine.

Je ne saurois aussi bien faire que mon maistre, ni humer gaillardement le piot à sa façon ; mais son umbre tant illustre et vénérée me doibt absouldre d'avoir mes besicles affustées et ses mots pesés au poids du sanctuaire comme le recommandoit.

Dieu gard mes espaulles saufres desdictes anguillades à la saulce de nerfs bovins, lesquelles sont proprement manigances bastonnières et chastiment.

Poinct n'ay su « resolver toutes les panchartes des cieulx, calculer les cadrats de la lune, crocheter tout ce que jamais pensarent touts les astrophiles, hypernéphilistes, anémophilaces, uranopètes et umbrophores. »

D'ond me voyez navré.

Au demourant pensez de moy ce que vouldrez. Jou mut... et passons oultre.

Charles Brun.



Eau Lustrale

Le haut bassin du monticule,
Avec ses eaux égratignées
Par d'innombrables araignées,
A des plaques de crépuscule.

Rit le glouglou de la surverse,
Et les yeux sombres des grenouilles
Montent des vases où tu grouilles,
Dernier soleil sur la traverse.

Ici, peut-être, adolescence,
Le vain désir d'une caresse
Penche sur l'onde ta paresse
Pour le péché qui recommence.

Couché, le monde n'est qu'un leurre
Que l'herbe cache d'une touffe
Et l'âme rouge qui t'étouffe
Va se dissoudre tout à l'heure ;

Se dissoudra dans l'eau veinée
De lumineuses ramicules ;
Et les grenouilles ridicules
S'en gorgeront toute l'année.

Et c'est pourquoi, saisons futures,
les concerts glauques des grenouilles
Feront toujours d'étranges fouilles
Parmi d'intimes pourritures.

Mais le désir qui s'évapore
Laisse pure l'âme profonde
Où montera comme en de l'onde
L'étoile froide de l'aurore.

Ce fut vraiment une eau lustrale
qui délivra de toute boue
L'enfant qui mit sa chaude joue
Sur la tentatrice ancestrale.

Marcel NALPAS.



Imagerie Directoire

Chez Martinet, libraire important, l'on musarde
Et l'on fait des mots...
Le muscadin parade à son aise et s'attarde
A feuilleter Diderot.

Dans un coin, l'on se dit en secret, qu'Antonelle
Conspire et que chez Ouvrard,
L'on calcule et l'on parle science... Nouvelle
Que se colportent par ailleurs tous les « mouchards ».

La citoyenne Tallien montre une robe
Des Galeries Égalité,
Talleyrand s'ingénie à « placer » ses traités
Et passe pour un homme probe.

Devanture de très vieux livres où s'arrêtent
Savants et curieux.
Le citoyen Barras sort et tourne les yeux
Vers une très blonde coquette...

. . . .

L'Europe en armes, les impôts et les complots [donne
Mais « Liberté », « Fraternité ».. Grands mots qu'on
Au peuple éternel des badauds
Qui devant l'orage chantonne.

Gouvernement burlesque et pleutre que chansonnent
Quelques jeunes plaisants au sortir des tripots,
Grand' ribaude, aimable chaos
Avant que le canon ne tonne.

Danses. Orchestres. Des hussards se font la main,
En taillant largement parmi les muscadins
Tous convaincus de conspirer... C'est là leur gloire.

Jonquilles, giroflées, chêvre-feuilles, jasmins
Taillés avec amour embaument les jardins...
Et du sang sur ces fleurs, c'est tout le Directoire.

Maurice BOURDET.



L'Allée Pensive

(Suite)

Désormais ma guérison fit des progrès sensibles chaque jour. Il y avait des tantes et des oncles et des amies de ma mère qui venaient me voir. Ils m'apportaient ces petites friandises qu'on donne aux malades. Et je défaisais laborieusement les papiers dépolis qui enveloppaient les bonbons et je les regardais à la lumière. Parce que j'étais privé des mille aspects dont le jour nuance, il me plaisait d'évoquer à travers les pâtes transparentes et multicolores, les rouges, les roses, les verts, les ocres et les bleus qui fardent un beau soir. Et à six heures, on entendait la cloche d'un atelier et des ouvrières qui sortaient avec des rires et des cris. Et cette bonne vieille qui pliait du linge lavé sur une table, en écartant et rapprochant la paume de ses mains, cessait son ouvrage à ce signal. Elle posait sur mes joues un chapelet de baisers sonores et elle s'en allait à pas feutrés, les pieds chaussés de souliers bas en drap noir, avec trois petits boutons sur le côté.

Et, décemment, il fallait qu'Odile vint prendre de mes nouvelles. Elle arriva une après-midi qu'il pleuvait et elle s'assit en travers contre mon lit. Elle avait de petits reniflements et elle tenait son mouchoir en boule dans sa main. De temps en temps elle le regardait puis lle le posait doucement de chaque côté de son nez. Je lui demandai si elle était enrhumée. Elle me répondit qu'elle ne l'était pas précisément, mais que cette pluie l'avait surprise. Je remarquai qu'il n'y avait là rien d'extraordinaire, étant données les fortes chaleurs que nous avions eues précédemment. A son tour elle s'informa de ma santé et se réjouit des nouvelles rassurantes que je lui en donnais. Mon père, qui lisait son journal dans ma chambre, prit part un instant à la conversation. Enfin Odile, que cette présence paraissait gêner et qui, manifestement, ne pensait pas

à ce qu'elle disait, se leva en déplissant le devant de sa robe, avec deux coups secs de la main. Elle m'embrassa sur le front du bout des lèvres et je l'entendis s'éloigner dans le jardin, en échangeant avec ma mère divers propos dont il ne m'arrivait qu'un murmure coupé de petits rires.

Mais l'heure était trop grave pour écouter autre chose que le bruit de la pluie sur le bassin. Et je demeurai sans me souvenir et sans revoir à insérer mes doigts dans les alvéoles de la courte pointe. Il n'y avait plus cette lumière où marchait autrefois la jeune fille. Et j'ai laissé partir la visiteuse enrhumée sans un battement de mon cœur et sans un regret de ma chair. D'ailleurs la nuit allait revenir et il était plus important de l'aborder avec une âme pure que de chercher dans l'écho des paroles éteintes une trace d'amour.

*
* *

Ainsi, je me suis acheminé vers l'automne, dans une parfaite quiétude de ma personnalité. Déjà je ne ressentais plus cette instinctive frayeur qui s'emparait de moi à l'approche du soir. J'étais enveloppé dans le réseau des habitudes quotidiennes et mon corps, qui avait recouvré la presque totalité de ses forces, affirmait pesamment sa prépondérance momentanée. Ce n'est pas tous les jours que le monde invisible crève la cloison qui le sépare de la vie et j'avais de trop profondes racines dans la joie pour m'abandonner tout entier au mysticisme et du jour au lendemain. J'ai regardé grésiller des côtelettes sur des braises rouges avec des pellicules grises et de grandes flammes provoquées par la graisse qui montaient d'un seul coup et s'éteignaient et se rallumaient encore avec un souffle soyeux. J'étais plus attentif à la poésie domestique qu'aux voix profondes de ce soir où la Vierge m'apparut. J'errais, avec des sensations neuves de la cave au grenier, et j'ai lu des livres, assis sur le bord des lucarnes vers le Nord, pour imprégner les récits de lumières étranges et subtiles. Mais aussi, j'ai fait dans un coin du jardin une esplanade de terre battue, avec

une barrière rustique de branches nouées qui perdaient leurs écorces en séchant. Et j'étais si près du sol que j'en voyais les bosses luisantes, avec de petites crevasses une procession de fourmis qui traînaient des miettes à reculons. Ce fut alors que je revis Odile et elle passait par ce petit chemin qui longeait notre maison par derrière. Un simple grillage limitait la propriété et nous nous parlâmes à travers ce réseau et la jeune fille avait les doigts passés dans les mailles à hauteur de son épaule.

Je repris ce ton enjoué avec lequel je lui parlais depuis ma blessure. Mais elle m'arrêta d'une voix nette.

— Antoine, je n'ai pas le cœur de plaisanter et si j'ai cherché cette occasion de te parler seule à seul, ce n'est pas pour échanger des réflexions sur la pluie et sur le beau temps.

— Soit, alors et je t'écoute.

— Je te demande si tu veux toujours m'épouser ?

— Ma foi, Odile, tu me prends à l'improviste. D'ailleurs tu sais bien que je n'ai pas de situation.

Elle pinça les lèvres. Puis, avec une irritation dans le regard :

— Ça n'a plus d'importance, maintenant que je suis enceinte.

Un flot de sang me monta à la gorge ; je ressentis une douleur brûlante à ma poitrine mal cicatrisée. Odile avait sur son visage une expression de colère et de mauvaise humeur. Moi j'avais l'âme trop incertaine encore pour discerner lumineusement mon devoir. Mais je me serais abandonné à la douceur et à l'affection si j'avais vu une petite fille amoureuse avec des larmes dans les yeux. Et avant même que je lui réponde :

— Tu es un lâche, dit-elle, si tu ne répares pas le tort que tu as fait.

Tant de violence et tant de haine dans la voix, m'irritèrent comme un soufflet.

— Et celui que tu m'as fait à moi ? lui dis-je. Cette blessure dont j'ai failli mourir, c'est bien toi qui en es la cause. Il y a des choses obscures dans ton passé. Et il est clair que tu ne m'aimes pas.

— Non, je ne t'aime pas, Antoine, et comment pour-

rais-je t'aimer ? Mais je me suis donnée à toi et quand je ne pourrai plus cacher ma faute à mon père, si tu ne m'épouses pas, il me prendra par les épaules et il me jettera à la rue.

— C'est vrai que tu t'es donnée à moi et je me souviens de cette nuit sur la montagne. Mais, si ce fut par surprise pourquoi veux-tu, sur une équivoque d'une heure, bâtir toute notre vie ?

Elle me regarda, les yeux pleins de mépris et, comme elle allait l'éloigner :

— Non Odile, m'écriai-je, j'agirai comme un homme d'honneur.

Je vis un sourire sur son visage. Et je ne l'ai jamais tant haïe qu'à cette heure où j'ai senti ma volonté plier devant la sienne.

Et j'accomplis scrupuleusement ce que j'avais promis. J'avais quitté le lit depuis deux mois à peine lorsque, le 15 octobre au soir, fut célébré notre mariage civil. Et le lendemain, avant la cérémonie religieuse, on constatait qu'Odile avait disparu pendant la nuit.

Marcel NALPAS.

(*A suivre.*)



Les Livres

L'*Equipage*. — J. Kessel.

On sait que cette œuvre a été retenue par le jury du Prix Goncourt. Je n'en suis pas surpris. C'est une des meilleures de l'année et sa valeur se précise si l'on songe que l'auteur est un jeune. Il n'a écrit qu'un livre de contes dont le premier fournit le titre : *La Steppe rouge*.

A ce propos il convient de s'entendre sur le sens qu'on donne actuellement en littérature à cette complaisante épithète. Un jeune, autrefois, c'était Musset écrivant à dix-huit ans ses *Contes d'Espagne et d'Italie*, ou Hugo ses *Odes* au collège, Rimbaud lâchant son *Bateau ivre* à l'âge où l'on taquine les filles, ou bien encore Keats, Shelley, Laforgue ayant vidé leur cœur à trente ans.

Aujourd'hui il en va différemment ; la guerre a « moratorié » le talent, décalé les catégories. Un « jeune » a dorénavant de trente-cinq à cinquante ans. On annonce le premier roman de M. Deberly, un « jeune » qui depuis quatre lustres a poussé sa dernière dent de sagesse ; on décerne les prix de « jeunes » à de vénérables grand-pères, pour leurs noces d'or avec une muse ingrate. Mais ceci n'est qu'une chicane ; la valeur de l'œuvre ne dépend pas de l'âge et la vérité documentaire s'accommode fort bien d'une expérience accrue. De notre temps on est beaucoup plus difficile sur l'exactitude des faits rapportés, des milieux décrits, des caractères en jeu. D'autre part, l'information doit s'étendre sur les domaines immenses de la recherche scientifique, esthétique ou simplement plastique. Notre psychologie s'est enrichie par la découverte de lointaines races, d'âmes étranges, d'humanités anciennes, par les révélations de l'archéologie et de l'histoire. Désormais un cerveau de romancier doit être un impressionnant catalogue, un laboratoire universel, si on ajoute que le chimiste doit se substituer ensuite au préparateur on concevra que trente-cinq à quarante ans soient nécessaires à l'éducation d'un talent, et soixante à soixante-dix ans à la démonstration de son impuissance.

Mais il est temps de rendre hommage à M. J. Kessel. Je ne

connais pas son âge, je sais seulement qu'il est un « jeune » et qu'il a fait un livre admirable : L'*Equipage*.

Pourtant, l'œuvre appartient à cette déplorable famille des romans de guerre ; il y est question tout au long de la vie qu'on menait à l'escadrille. Mais voilà : l'auteur a vu simple et juste. Rien n'est déplacé ni grossi. Il a surtout analysé cette vérité profonde dont Jules Romains tire un système, et qui est la clef de voûte de l'unanimisme : tout groupe humain acquiert une âme distincte qui pénètre et dirige les individus. Ce n'est celle d'aucun de ses membres, mais une âme complexe, permanente et stable autant que le groupe lui-même, faite des éléments les meilleurs pris à tous, des pensées les plus générales, des scrupules les plus hauts, des ambitions ou des instincts les plus respectables.

Et le groupe avec les divers visages, les volontés les plus contradictoires qui le composent tend vers l'homogène, vers l'unanime. Il dissout les dissemblances, s'annexe les âmes frondeuses et plonge en entier dans une communauté limpide de pensée.

Rien ne peut rester étranger à ses membres, de ce que fait ou songe l'un d'eux. Leurs fronts deviennent aussi transparents que verre, leurs regards fouillent l'intime et s'appliquent comme des antennes, leurs corps souffrent ou palpitent identiquement. Tous dépendent d'une conscience unique qui abolit entre eux le mensonge.

C'est pour cela que Jean Herbillon ne pourra pas cacher à son co-équipier, à son ami Claude Maury, malgré un silence farouche qu'il a été et qu'il est toujours l'amant de sa femme. Dès qu'il découvre ce triste secret il ne peut plus le contenir. Dans cette atmosphère électrisée d'amour et d'héroïsme il se sent impuissant à feindre ; la misérable chose le déborde, lui échappe en regards troublés, se répand en silence d'angoisse, circule en ondes glacées. Son secret ne peut l'isoler de l'équipage, mais se diffuse autour de lui. Il se sent dépouillé de son horreur intime dénudé par une vision lucide, celle de l'ami trompé ; il est compris, démasqué. Et sans que l'un d'eux ait jamais parlé chacun saura que l'autre *savait*. Ce n'est qu'au moment de mourir, à cinq mille mètres dans les airs, dans une chasse mortelle que l'aveu de Jean jaillira, implorant muet, parmi le vacarme des hélices éperdues et le crépitement des mitrailleuses. Alors il joindra humblement les mains en signe de pardon avant de mourir.

Ce roman si pathétique, si sobrement écrit dans la langue la plus directe qu'on ait employée ces temps derniers est l'œuvre d'un homme qui a senti et vécu de magnifiques heures. Il a su m'en faire aimer la grandeur, me livrer un moment son âme frissonnante toute rebroussée de vertige et secouée de pitié. Quand un écrivain vous fait partager des émotions aussi pures il faut oublier les hasards ou l'arrangement complaisants de l'intrigue.

La vie qui bouscule tant la vraisemblance arrange d'ailleurs bien d'autres romans !

Jean BALLARD.

LA PASSION D'ANTOINE CARNUL

Il se produisit d'abord du flottement dans le groupe des invités au salon ; puis la nouvelle se répandit et chaque visage refléta les pensées diverses éveillées par la révélation du fait patent et brutal. L'image d'Odile et de la chambre vide s'imposa du premier chef sans commentaire comme celle du coupé garni de blanc si l'on avait dit « la voiture des mariés est là ». Ensuite, l'idée du scandale se répercuta dans les trente cerveaux, admirablement prêts à l'accueillir. Et moi j'étais contre la cheminée et il y avait deux hautes fenêtres derrière ceux qui étaient assis. Des chaises furent remuées, des têtes se penchèrent l'une vers l'autre, des éventails furent plaqués contre des bouches. Dans le corridor, cependant, il continauit de passer des marmitons avec des paniers rectangulaires sur leur bonnet et le long du trottoir le triporteur du glacier baillait comme une mâchoire aux gencives nues. Quand l'âme a quitté le corps il subsiste un affairement de cellules en retard qui continuent leur travail inutile. Et il arrivait encore des fleurs, des cadeaux, et des cartes de visite et de l'argenterie qu'on avait empruntée pour cette fête sans objet. Et ce long vieillard aux jambes sèches vint déplorer la fuite inattendue. D'autres se joignirent à lui, et je répondais à leurs propos : « Il vaut mieux ne rien en dire » ou bien encore : « J'étais bien jeune pour me marier ! »

J'ai vu des mains rouges sur des gilets blancs et des jeunes filles maigres qui avaient des robes retenues dans le dos, par une rangée de petits boutons comme ceux des soutanes. Et l'on s'approchait de moi, avec des sourires pour s'éloigner bientôt et cela remuait comme une pâte qu'on pêtrit. Et je disais toujours : « J'étais bien jeune pour me marier, » Les passants rassemblés

qui attendaient pour voir la noce échangeaient des réflexions à haute voix et les cochers sur leur siège faisaient claquer leurs fouets. Un émoi grandissant s'irradiait autour de moi et la vie crépitait comme ces machines électriques à disque noir qui font des étincelles craquantes en tournant. Et celles qui avaient de si beaux visages pour dire des choses si grises s'esclaffaient avec leurs cavaliers. Et j'imaginais leurs corps osseux dans ces plus basses œuvres de la vie. Il y avait des gens qui se faufilaient, l'épaule en travers, avec des « Pardon ! » à voix basse. Et la masse heureuse de ceux qui n'avaient point de décisions à prendre attendaient que s'achevât l'inexplicable matinée.

Cette Italienne qui était l'amie d'Odile, murmura à son voisin en clignant de l'œil : « Je me doutais qu'elle partirait ! »

— Eh ! que diable, dis-je nerveusement, je m'en doutais aussi, mais je n'osais pas l'espérer !

Un rire général, mais nuancé accueillit cette déclaration.

Et mon père, qui était dans l'embrasure de la porte :

— Puisque Antoine le prend si bien, si nous n'avons pu faire le mariage, faisons du moins la noce ! dit-il.

C'est ainsi qu'on célébra en grande pompe ma déconvenue, et que le champagne bava le long des bouteilles poisseuses tandis que celle qui était ma femme devant la loi emportait sur sa route inconnue la destinée obscure de mon enfant.

*
* *

Les choses qui n'ont point réussi vivent dans un monde hargneux qui nous déteste et nous méprise. Il y a des femmes qui sont heureuses de n'être point avec nous et des jeunes gens qui cirent leurs chaussures sur des escabeaux où il ne reste plus de place pour les nôtres. Et nous écoutons, avec une indifférence affectée, les amis ignorants qui nous apportent des nouvelles de ces terres promises où nous ne devions pas entrer.

Vous connaissez ce petit serrement de cœur et vous avez pris ce ton cauteleux et cet air distant pour détourner une conversation qui vous était pénible. Mais vous deviez plutôt redresser le front dans le désert où vous demeurez car la vie est la même pour tous et il y a des paysages illimités dans les rigoles que fait la pluie sur le sable.

MAURICE MAGRE. — La porte du Mystère.

M. André Thérive, au cours d'une enquête récente donnait

comme caractère important de la poésie : une langue volontiers archaïque. Tel autre pourrait souhaiter les vers écrits seulement à l'encre rouge sur papier bleu. Il est nécessaire de nous avertir, au seuil d'un poème que nous pénétrons dans un monde nouveau. Ces caractères de forme et de mise en page peuvent toujours être utiles. Parfois ils constituent tout le poème.

M. Maurice Magre les néglige. Sa langue est solide, sans même la recherche du mot vulgaire, — mais son emploi lorsqu'il est essentiel. Et son vers, c'est l'alexandrin, sans enjambements extravagants, sans coupe au milieu des mots, sans inversions acrobatiques, mais avec toute la liberté qui donne à son rythme un martellement si personnel, suivant la pensée, et comme un cœur bat, scandant l'émotion.

Cependant, dès que nous avons franchi la « Porte du Mystère »

« *Cette porte de bronze, ogivale, imprévue,*
« *Couleur de ciel magique avec un soleil noir.* »

nous comprenons soudain qu'il existe *ailleurs* autre chose que nos bons soucis d'homme rangé. Et il nous semble reconnaître des formes déjà aperçues, errantes aux bords crépusculaires de notre conscience.

Un ange nous reçoit. Mais un « ange corrompu ».

C'est un ange de chair couronné de narcisses,
Avec des ailes d'or dont il ne vole pas.
Dans ses yeux verts brille l'esprit et ses délices.
Le corps comme du marbre est impeccable et lisse
Sauf les seins un peu lourds et placés un peu bas.

« Ange d'avant l'aurore » lui dit le poète,
Ange de l'heure trouble
« *Qui tient également de la nuit et du jour,*
« *Ange spirituel avec des seins trop lourds*
« *C'est toi qui viens nourrir mon âme avide et double*
« *Qui dans deux vérités cherche l'unique amour.*

Et il ajoute :

« *Viens, ange vil et pur m'apporter ton secret.* »

Nous retrouvons ici une idée chère à Maurice Magre et qui donne à sa poésie sa véritable hauteur. « Vile et pure » était dans le bateau de fleurs la petite Feuille d'Amandier qui atten-

dait avec une si mystique passion la venue du dieu Jin, rayon de lune. Et déjà, dans « Les lèvres et le Secret » M. Maurice Magre écrivait :

« *Il faut à mon âme incurable*
Des femmes sans noblesse, un décor misérable.
J'ai besoin de laideur et de vulgarité. »

Tel « Le tueur de Cygnes » qu'obsède et qu'importune la Beauté.

« *Les grands cygnes glissaient dans le parc aux glycines*

. . . .

J'admirais leur blancheur et désirais leur mort

. . . .

Et las d'être ébloui par ces formes splendides,
Souillant mon maillot mauve au sable des roseaux
Je saisis l'arc muet et la flèche perfide
Et tuai un par un les cygnes sur les eaux.

Je vis couler le sang dans leur neige divine
Les uns laissèrent choir leur cou pur simplement,
D'autres, portant la flèche à travers leur poitrine,
Tentèrent de nager plus orgueilleusement.

Sans daigner regarder dans le soir qui s'allume
Quel était cet éclair qui les avait éteints,
Ils plongèrent, laissant un sillage de plumes,
Dans le tombeau des eaux leur corps svelte et hautain.

Mais l'un d'eux le plus grand et le plus beau des cygnes,
Ensanglanté, partit d'un vol silencieux
Et, comme s'il gagnait orion et le cygne,
La blancheur se perdit aux profondeurs des cieux.

« *Beauté que j'ai tuée un soir, moi le jeune homme* »

dira--t-il plus loin,

« *Je peux toute ma vie appeler les fantômes,*
« *— le grand cygne, l'ensanglanté, l'éblouissant,*
« *Qui porta sa blessure au-delà des étoiles...*
« *Ne me percera plus de sa goutte de sang.* »

Si j'ai cité aussi longuement ce poème c'est d'abord pour sa beauté, ensuite parce qu'il éclaire la pensée de ce tueur de cygnes que veut être M. Maurice Magre.

Et pour cela dans la « montée aux enfers » il s'était efforcé à peindre les quartiers bas, les ruelles du Vieux-Port, les marins ivres, le sang et le vin répandus mais malgré lui, et parce qu'il est avant tout un poète, il nous a donné plutôt que l'écœurement de l'orgie le vertige des abîmes.

Si nous le suivons à travers son dernier livre, notre âme innocente ne manquera pas de s'effaroucher quelque peu à la lecture, par exemple, des pièces réunies sous le titre : « Quand j'étais femme ». Que d'art dans cette perversité, et que de science ?

Mais il ne faut pas juger un livre sur un poème. C'est ce que Baudelaire essayait de faire comprendre à ses juges. Et son influence sur Magre est certaine (et aussi celle de Rimbaud, le Rimbaud du « Bateau Ivre »). Or, nous trouvons dans « La Porte du Mystère » des vers d'une inspiration plus saine. Je pense même qu'à ce point de vue ce livre est en progrès, — ou en décadence, sur le précédent. Car il semble parfois que Satan se mussettise. Ce dont je n'ai pas la vertu de toujours me réjouir.

Mais aussi nous voyons passer de page en page parmi les masques, le moine au loup noir :

Les masques en riant emplissaient la gondole

. . . .

Mais les masques alors entendirent sonner
Quelque part les sons morts d'une cloche oubliée
Et venant du couvent par une antique allée,
Un moine s'avança lentement dans le soir
Vers la gondole avec un loup de velours noir.
Les chansons et les cris tout à coup s'arrêtèrent
Et chacun se pencha pour voir à la lumière
Du fanal qu'on levait le masque inattendu.
Sur le sable du golfe il était descendu.
Il souleva son loup durant une seconde
Et passa.

C'était la mort. Et celle-ci explique tout, excuse tout. Quelle horreur n'est délice auprès de son horreur ?

Parmi ceux qui l'ont vue, les uns ont la légèreté de l'oublier. D'autres se jettent à genoux pour l'attendrir. Ne devons-nous pas admirer celui qui, torturé par elle, profite de sa présence pour essayer de la connaître ?

Et s'écrie :

« Et moi débarrassé du poids des vieilles fautes
Voyant poindre à mes pieds mille soleils levant,
Dans le gouffre, je descendrai, la tête haute.
Et toujours à l'avant du navire, à l'avant...

Jean GARAT.

CHOLERA, par Joseph Delteil, aux Editions du Sagittaire, chez Simon Kra.

Ce livre est dédié à Dieu. Il porte en guise de préface, cette vaniteuse parodie : « L'art, c'est moi. » C'est dire que nous sommes renseignés, dès l'entrée, sur le caractère de cet ouvrage.

J'ai fait cependant tout mon possible pour le prendre au sérieux. Que M. Delteil me pardonne ; je n'y suis pas arrivé. Je n'ai pu davantage discerner quelle intention lui fit commettre ces deux cent cinquante pages de balivernes. De deux choses l'une :

Ou M. Delteil est sincère, et s'efforce d'être génialement spirituel (Mon Dieu ! on a vu de ces choses !..) et alors, je m'inclinerait bien bas, et je garderai un silence attristé, ne voulant lui faire aucune peine, même légère...

Ou M. Delteil n'accumule ses pitreries — si vieilles depuis vingt ans de futurisme — que dans l'espoir d'épater le bourgeois. Dans ce cas, il me serait amer de lui dire combien lourdement il se trompe... Le bourgeois ne s'épate plus ; le bourgeois a tellement peur de ne pas être « à la page », qu'il préfère admettre de confiance les plus insipides élucubrations. Il faut une incroyable naïveté pour vouloir encore singer le « Fauve » ; c'est périmé ; le bourgeois n'a plus peur des fauves ; il en a même chez lui, quelques douzaines, soigneusement empaillés, qu'il montre avec ostentation à un entourage blasé.

Alors ?...

Alors, fermons ce livre, en nous disant que le temps qui nous est mesuré sur cette planète est vraiment trop précieux pour nous attarder à de si futiles questions...

G. M.

Les Théâtres

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEE. — *Knock* ou le *Triomphe de la Médecine*, 3 actes de M. Jules Romains.

Je n'aimais guère M. Jules Romains. Ses expériences sur la vision extra-rétinienne me l'avaient rendu suspect. Il me semblait toujours le voir collant des papiers gommés sur les yeux de quelqu'un, et l'invitant ensuite à lire des chiffres par les trous du nez. Sa doctrine *unanimiste* m'avait tout l'air d'une scie ; quant à sa dernière pièce, *M. le Trouhadec saisi par la débauche*, elle m'avait paru d'un comique un peu navrant ; si bien que je me représentais sa muse bouffonne sous les apparences d'une jeune fille goîtreuse et chauve...

Ce Knock vient de retourner, comme on retourne un gant, mes opinions sur cet écrivain. Certes, je continue à penser que l'*Unanimisme* est une sorte de plaisanterie, et ce *Trouhadec* une chose bien ennuyeuse. Mais j'avais tort de croire que M. Romains n'avait aucun talent, et ne ferait jamais rien. C'était — j'en demande pardon à ce professeur de philosophie — par un syllogisme en *Darii*, de la première figure ; mais la majeure contenait une illégitime généralisation. Mea culpa, confiteor...

Le docteur Knock vient d'acheter au docteur Parpalais sa clientèle. Il a signé le marché chat en poche, par correspondance. Quand il arrive sur les lieux, il s'aperçoit que cette clientèle est presque mythique, et que la principale occupation d'un docteur, en ce pays, c'est le jeu de billard. Cependant le docteur Knock ne désespère pas. Il a des méthodes modernes ; il a de l'énergie, de l'allure, et peu de scrupules.

Il se fait d'abord des alliés : le pharmacien, l'instituteur. Il offre des consultations gratuites. Il fait des conférences populaires sur l'hygiène. En trois mois, le pays est transformé : il a donné, à la vie paisible des 10.000 habitants du canton, un « sens médical ». Et quand le bon docteur Parpalais revient, il trouve la vieille auberge transformée en clinique : on flambe les cuvettes, on stérilise les oreillers, on fait des prises de sang. *Knock*, enthousiaste et grave, célèbre son triomphe et sa toute puissance. Une cloche sonne à l'église voisine. Est-ce pour une

prière ? Pour un office ? Oui, peut-être ; mais c'est surtout pour annoncer aux 250 malades qu'il est l'heure de la prise de température, et Knock, lyriquement, chante le synchronisme de ces 250 thermomètres qui s'enfoncent dans 250 derrières...

Parpalais, ahuri, démoralisé, n'en peut plus de stupeur en face de ce génie. Comme Knock l'examine un peu bizarrement, Parpalais demande : « Auriez-vous quelques doutes sur ma santé ? » Knock secoue la tête. — « Attendez une seconde, dit-il. Je vais revenir vous ausculter ». Et le rideau tombe sur ce tableau grotesque et tragique : le bon docteur, le *vrai* docteur, qui attend avec angoisse le diagnostic du charlatan...

Tel est le sujet de la pièce. Il est simple, net, précis. Aucune espèce d'intrigue : mais une suite de scènes étonnantes. Quelle vérité, quelle admirable force comique ! Ce dialogue est le plus plein, le plus direct que j'aie jamais entendu sur une scène.

Ce qui frappe, d'abord, et ce que je n'attendais pas de M. Jules Romains, c'est cette science du théâtre. Cet homme qui a écrit des romans compliqués, ce psychologue à l'intelligence minutieuse me paraissait peu doué pour mettre sa pensée à la scène : car tout doit y être concret, simple, en dehors, entièrement et rapidement exprimé. Je le croyais incapable d'imaginer ce premier acte : il se passe dans une auto, qui demeure immobile, mais dont les roues tournent, tandis qu'un décor qui se déplace fait défiler sous nos yeux un lointain paysage. Les trois actes sont aussi bien construits qu'un vaudeville. Si ce Knock ne contenait aucune vérité, aucune idée, aucune satire, aucun caractère, comme c'est le cas des œuvres de M. Mouezy Eon, il tiendrait tout de même la scène, tant les vieilles lois du théâtre y sont habilement appliquées et exploitées.

Mais il y a dans Knock bien autre chose que ce strict minimum. Il y a d'abord une satire de la médecine moderne, satire directe et d'une amère cocasserie. Il y a ensuite une satire des procédés modernes, de cet américanisme sans scrupule qui triomphe aujourd'hui partout. Derrière ce « *Triomphe de la Médecine* », il m'a semblé voir une longue suite de pièces presque semblables, « *Le Triomphe de la Poésie* », le *Triomphe de la Musique* », et des triomphes en tous genres...

Enfin, plus loin que ce second plan, voici le fond, le fond éternel, celui qui ne manque dans aucun chef-d'œuvre : ici, c'est toute la crédulité humaine, notre amour pour notre peau, notre peur abjecte de la mort, notre irrémédiable sottise...

Cette pièce, pour dire ma conviction profonde, est un chef-

d'œuvre, et je prends ce mot dans le sens qu'il avait autrefois, quand on ne l'appliquait pas à la première niaiserie venue. Knock évoque en moi, irrésistiblement, Molière.

Je dirai plus. Il m'a montré que Molière, dans ses parties accessoires, avait vieilli. Certes, je ne prétends pas que d'ici deux cents ans, quand le docteur Knock paraîtra au spectateur presque aussi vieux que M. Purgon, le héros de M. Jules Romains sera jugé supérieur aux docteurs de Molière. Je n'en sais rien. Mais pour moi, qui suis le contemporain de cet admirable charlatan, il m'intéresse mille fois plus que les médecins aux chapeaux pointus ; son stéthoscope et sa lampe frontale ont pour moi une signification plus directe que les désuètes seringues, qui d'ailleurs ne m'ont jamais beaucoup fait rire. Quant à la vérité psychologique, Knock vaut Purgon, ou n'importe quel héros né de la pensée humaine. Il est représentatif, il est réel, il est vivant. Si M. Romains, par accident, n'avait pu terminer sa pièce, j'imagine que Knock fut allé tirer par les pieds tous les auteurs dramatiques de l'univers, en les suppliant de l'achever...

M. Louis Jouvet, qui a fait la mise en scène et qui joue le rôle principal, est pour M. Romains le plus précieux des collaborateurs. Il campe son personnage avec un relief surprenant. Le reste de la troupe est excellent.

Le public, qui n'est pas si bête qu'on veut bien le dire emplit du haut en bas une salle où il fait vraiment un peu chaud. Tout le monde rit pendant ces trois actes. Et de temps à autre, une réplique heureuse, un de ces mots prodigieux qui constellent le dialogue, arrache à quelque vieux monsieur un véritable cri de joie. Quel plus bel éloge ?

AU THEATRE DE L'ATELIER. — *Le Chevalier sans nom*, de Jean Variot. *Voulez-vous jouer avec Moa*, trois actes de Marcel Achard.

Le Chevalier de Ribeaupierre tue son père au premier tableau. Puis, il a du remords, et va voir un ermite, qui vit dans les bois, au bord du Rhin. Il lui avoue son crime. L'ermite lui conseille de partir pour la Terre Sainte. Précisément passent six cents routiers, qui vont s'embarquer pour la Palestine. Ribeaupierre part avec eux. Il est fait prisonnier par les Sarrazins, etc., etc.

Il y en a assez long comme çà. M. Jean Variot, visiblement, a cru faire une chanson de Geste. En réalité, c'est un film, ad-

mirablement mis en scène et joué par Charles Dullin. Mais on aurait dû le tourner à la répétition générale, et le projeter chaque soir ; ainsi, les vaillants acteurs de l'Atelier auraient pu, quinze jours durant, fumer leur pipe tranquillement dans les cafés de la place Pigalle, au lieu de s'évertuer chaque jour comme ils l'ont fait. Cette combinaison cinématographique eut, en outre, épargné aux fidèles de l'*Atelier* le texte de M. Variot. On ne saurait imaginer une prose plus laborieuse, plus lourde, plus creuse. Les acteurs chargés de dévider cette ficelle font de leur mieux. Mais tout leur talent ne peut nous faire avaler ces phrases-surprise, qui nous accablent sans cesse de rallonges inattendues ; on pense à la soupe au fromage, à du chwing-gum, aux cheveux d'Eléonore...

Un aveugle trouverait la pièce exécrable ; elle ferait la joie d'un sourd-muet.

Fort heureusement, cet innommable *Chevalier sans nom* a cédé la place à trois actes de Marcel Achard. J'avais vu de lui, l'an dernier, un petit acte : *Celui qui vivait sa mort.* Cet acte m'avait paru tout à fait insignifiant, c'est pourquoi j'avais omis d'en parler. M. Marcel Achard est du même âge que les rédacteurs de « Fortunio », et je n'aime pas médire d'un jeune écrivain ; la coalition de quelques vieux ratés ne met que trop d'ardeur à leur barrer le passage, et à proclamer leurs erreurs. Si je dis aujourd'hui que cet acte ne valait, à mon humble avis, rien, c'est parce que la pièce en trois actes qu'il vient de donner impose définitivement son auteur.

En voici le sujet :

M. Crockson, le clown, répète un numéro de cirque avec son compère Rascasse. Mais il ne peut pas travailler, comme d'ordinaire : il est amoureux d'Isabelle la coquette. M. Rascasse avoue qu'il est dans le même cas. Enfin, le jeune Auguste, qui vient chaque soir au cirque pour voir la divine Isabelle, complète le trio des prétendants. Chacun d'eux fait sa cour à sa manière. Finalement, c'est le jeune Auguste qui triomphe, parce qu'il sait dire à la coquette des choses fades et troublantes, qu'elle n'a pas l'habitude d'entendre.

Sujet ample et mince à la fois. M. Achard en a tiré un merveilleux parti. Son dialogue est vif, tendre, ou cocasse. Certaines répliques portent comme des coups de pistolet. Le ton général de la pièce est extrêmement original. C'est du théâtre, du vrai théâtre, et du théâtre moderne.

L'auteur jouait le rôle principal, celui de Crockson. Il est

surprenant de verve et de drôlerie. M. Beauchamp lui donne la réplique, et joue Rascasse avec des grimaces étonnantes, qui font la joie de la salle.

M. Arnaud réalise déjà les espérances que l'on fondait sur lui. Son jeu plein d'esprit, d'intelligence et de sensibilité me ravit. Il sera, l'année prochaine, l'un de nos meilleurs jeunes premiers comiques. Quand Mlle Eve Longuet, qui joue Isabelle elle se tire à son honneur d'un rôle qui n'est guère dans ses cordes, et pour lequel G. Atanasiou était toute désignée.

Ch. Dullin ne joue pas. Et pourtant, l'interprétation de cette pièce me semble être l'un de ses plus beaux succès : c'est un bien grand maître celui qui peut, après trois ans d'études seulement laisser la scène aux élèves qu'il a formés.

J.-H. ROCHE.



Pellicules

« LA BATAILLE » OU LE VANDALISME

J'ai parfois le tort de céder aux attraits de la publicité. C'est de bonne tradition. Je m'ingénie à parer de mille attraits la nouvelle marque de pâte dentifrice ou la dernière création du bottier à la mode, avant que de les avoir par moi-même essayés. L'éloge chez moi précède trop souvent la pratique.

En voyant une tenture d'un beau rouge grenat s'épandre sur le boulevard des Italiens, au mépris des caprices du ciel, je me fusse tenu pour indifférent si je n'étais allé sur l'heure en quérir la raison. J'appris d'une affiche que cette tenture annonçait un cinéma où l'on donnait en une seule séance — miracle de la mesure française, ô Drieu la Rochelle — le film tiré de la *Bataille*.

J'ai vu la *Bataille*, comme vous la verrez peut-être. M. Claude Farrère est encore pris à parti, comme il le fut déjà avec l'*Homme qui assassina*, une déplorable adaptation américaine autant qu'il m'en souvient, et les *Hommes nouveaux*, autre misère. En vérité, on n'a rien respecté de son œuvre. Il semble que la scénariste — qu'on fit venir je ne sais trop pourquoi des Etats-Unis pour nous donner cette trahison et cette platitude — et que le metteur en scène se soient complus à de singuliers artifices pour dénaturer le roman. La *Bataille* joue vraiment de malheur. Elle dépend d'un signe dont la fantaisie ne lui est guère favorable. Après le drame sacrilège qu'elle inspira à M. Frondaie, la voici livrée aux secrets desseins ou à l'ignorance de M. E. Violet. Que lui réserve l'avenir ? Je n'ose y songer par sympathie pour M. Farrère.

Dans la *Bataille* qui se passe, nous dit-on, à Nagasaki, on voit, entre autres images, le quai Cronstadt, à Toulon, l'escadre japonaise sortant de la rade, drapeaux français déployés, des marins français présentant les armes à des officiers japonais et une collection de meubles du *Bon Marché*, aimablement annoncée au frontispice de la bande. On voit aussi, dans un coin de la ville japonaise la grille de la propriété de M. Vandal et une partie de cette propriété que la salle s'amusait à reconnaître.

L'adaptatrice américaine a brodé sur cette détresse un étrange scénario qui vous pousse à de constants efforts de mémoire quand on ne veut point tout perdre du roman de M. Farrère. Deux heures durant, on se demande si c'est là une plaisanterie ou une ruine volontaire.

J'allais oublier Sessue Hayakawa. Vous connaissez ce grand artiste. Mais, depuis *Forfaiture*, il ne s'est guère renouvelé. Il a cherché, au contraire, à dénuder son jeu, à le rendre sobre et sans grâce. Il a exagéré ici son impassibilité d'extrême-oriental. Il n'en demeure qu'une froideur qui n'est pas toujours opportune.

Sa femme, Mme Tsurudoki, cède tout au long à son naturel. Presque extravagante, elle est un peu, dans son rire, la Réjane du premier acte de *Madame Sans-Gêne*. Elle s'esclaffe et s'attendrit sans transition. Puis, d'un coup, elle est portée en pleine tragédie ; elle serre les mains, ferme les yeux, mais ne s'exaspère pas. Une loi plus haute la domine. A vouloir trop jouer avec les vertus ancestrales, elle est soudain écrasée, et elle se livre, non avec la langueur de la soumission, mais avec l'abandon spontané, total, de l'obéissance. Mme Tsuru Aoki n'est pas seulement la marquise Yorisaka ; elle est toute la japonaise.

Que valent, à côté d'elle, ce pâle M. Ford, qui met bien du temps à mourir, et cette Mlle Gina Palerme qu'une excessive publicité accable, tous les six mois, de talents et de charmes? Et que dire de M. Violet, le metteur en scène, et de M. Vandal, qui a, dit-on, dirigé cette triste adaptation ?

Si ce sont là les films français qu'on consacre à notre propagande, M. Léon Bérard, grand maître des Beaux-Arts, n'a plus qu'à se désister de son rôle. Cette *Bataille* n'est qu'une défaite.

*
* *

Geneviève, *histoire de Lamartine,* images de Léon Poirier.

Après *Jocelyn*, M. Léon Poirier nous offre *Geneviève*. Nous réserve-t-il pour l'année prochaine *Raphaël* et *Graziella*, voire la *Chute d'un ange* ? La Société des Amis de Lamartine, que préside M. Louis Barthou, a beau sujet de se réjouir. Si M. Poirier pouvait porter à l'écran les *Méditations* et les *Harmonies Poétiques*, je ne doute point qu'il l'eut déjà fait. C'est d'ailleurs

son droit d'aimer Lamartine et de le faire connaître, comme c'est le nôtre de le critiquer, en dépit de tout respect traditionnel.

Geneviève est une histoire sentimentale et, du même coup peut-être, la glorification de la Savoie. Non point de cette terre généreuse qui nous donnait jadis, avant la guerre, de si beaux ramoneurs aux voix robustes et à la cinématique agilité, mais de cette Savoie qu'on visite l'été, malgré le prix des hôtels et l'hiver, malgré l'incommodité des communications. M. Poirier y établit ses quartiers durant quelques mois. Il se campa, en artiste, devant les glaciers, déambula dans les villages, explora les fermes. Il tira de ces randonnées quelques images de musée. Mais il oublia sans doute qu'il avait un film à travailler. Plût au ciel qu'il l'eût tout à fait oublié ! Nous y eussions gagné une œuvre documentaire d'un puissant intérêt. Avec *Geneviève*, nous languissons deux ou trois heures, nous ne savons plus distinguer dans un ennuyeux fatras romanesque les quelques visions d'art que M. Poirier y a tolérées.

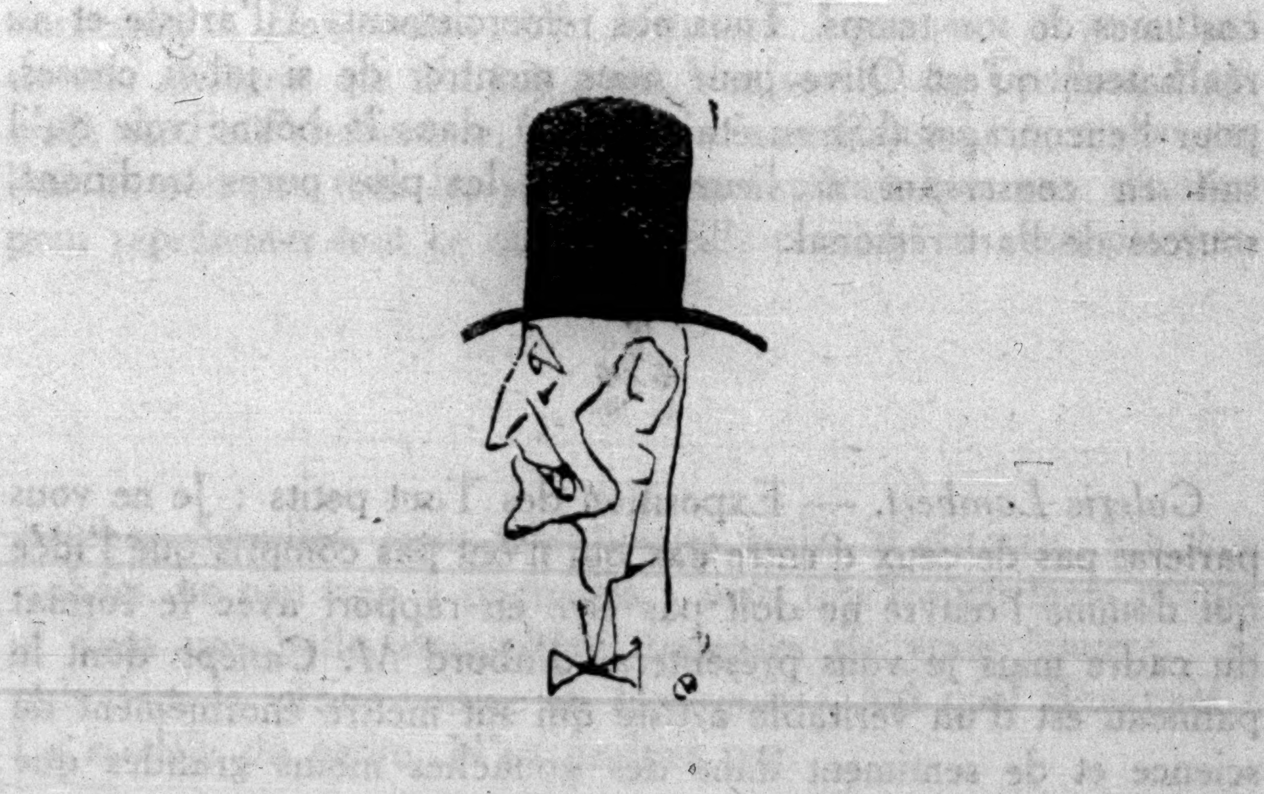
On ne raconte pas du Lamartine. Dans *Jocelyn*, on saisissait, au passage, quelques vers heureux — parmi tant d'autres affligeants. Je n'ai pas connu cette ivresse avec *Geneviève*. C'est l'histoire — en prose — d'une servante. Il lui survint bien des malheurs, à cette pauvre fille un peu ridicule et assez laide. Sa bonté lui causa des désagréments. Elle eut pour sœur une jeune effrontée qui se laissa faire un enfant par un officier de la garde impériale — *nil novi sub sole* — et qui en mourut. Elle eut pour fiancé un colporteur solide mais emprunté, qu'elle revoit, quelques années plus tard, à la tête d'une nombreuse famille et qui ne sait pas s'il doit ou non s'affliger de ne l'avoir point épousée. Cette Geneviève est enfermée en prison pour un crime qu'elle n'a pas commis, elle est chassée d'une maison pour un vol dont elle n'eut jamais l'idée, elle s'enfuit en montagne, par un temps effrayant, j'ignore encore pour quelle raison. On la retrouve plus tard chez Jocelyn dont elle ferma les yeux. Elle mourut vierge et martyre, sous la Restauration probablement.

Telle apparaît la misérable intrigue de Lamartine. Je n'ai d'ailleurs point lu *Geneviève* et ne le lirai point. Le film de M. Poirier m'en a pour jamais découragé. Qu'en demeure-t-il à l'écran ? Une étrange histoire, parfois invraisemblable, un sombre drame qui tire les larmes — et qui les tire trop, — un romantisme passablement grotesque qui n'est plus de mode depuis longtemps. D'aimables décors de glaciers, pas mal d'anachronismes — un mètre-ruban et des chapeaux de paille sous le premier Empire ! — et une interprétation peu homogène.

Mlle Myrga, qui, dans *Jocelyn*, jouait Laurence, tient ici le rôle de Geneviève. Mlle Myrga a quelques qualités. Mais elle n'est pas jolie, a le sanglot facile, secoue les mains comme dans un jeu de bilboquet, se tient mal à cheval et songe à chaque moment que l'ombre de Lamartine la contemple. Elle est un peu figée par ce spectacle de l'éternité dont elle se fait trop volontiers la complice. D'aucuns la tiennent pour insupportable. Je crois que je me ferai bientôt d'elle cette opinion là. Mais ce ne sera qu'à son prochain film — tiré de Lamartine vraisemblablement.

M. Tommy Bourdel est un Cyprien bien carré d'épaules. Ce roman le dit fort mince. Mais on peut transiger sur ce point. Mlle Dolly Davies est peut-être américaine. M. Blanchar campe un beau Lamartine qui aura fait rêver bien des jolies femmes. Je vois ainsi notre chevalier le 25 février 1848, pérorant avec tant de vaine éloquence sur le « chiffon de sang » et le drapeau tricolore... et je pense à ce héros révolutionnaire, à cet élégant dandy, à ce pâle poète qui suivait, pour se distraire, de telles confidences. N'est-il pas plus beau sujet dans la littérature française pour tenter votre talent, Léon Poirier, que cette fade histoire, ennuyeuse et désagréable ?

Maurice BOURDET.



La Peinture

LA PEINTURE A MARSEILLE

Depuis cinq ans, avec la ténacité d'un apôtre, *M. Olive* nous offre en sa galerie, aux approches de Noël, l'exposition des Santons de Provence. Exposition variée entre toutes. Depuis les splendides panneaux de *Scalup* jusqu'aux crèches de *F. Blanc* tout, avec des moyens divers, évoque la vieille tradition provençale.

Dellepiane, avec ses dessins et ses faïences. *Mlle Gastine*, avec des vases et des services qui ne dépareraient pas les plus riches panneaux. *Van Maldère*, avec ses amusantes aquarelles. *Berthet* qui parle la langue de l'imagier d'Epinal avec une pointe d'accent marseillais. Avec un magnifique dessin, *M. Gibert* nous montre au travail « Le Santonnier ».

Je réserverai une attention particulière à *M. Blanc* dont les santons sont de véritables statuettes d'une invention curieuse et d'expression souvent émouvante. Rien n'est plus touchant que le réalisme et la légende allant de pair. Il y a là quelque chose de l'esprit du statuaire médieval vêtissant ses saints de pierre de costumes de son temps. Tous nos remerciements à l'artiste et au réalisateur qu'est Olive pour nous montrer de si jolies choses, pour l'encourager (s'il en était besoin) dans la bonne voie qu'il suit en conservant si heureusement les plus pures traditions, sources de l'art régional.

*
* *

Galerie Lambert. — Exposition des Tout petits : Je ne vous parlerai pas de ceux d'entre eux qui n'ont pas compris que l'idée qui domine l'œuvre ne doit pas être en rapport avec le format du cadre mais je vous présenterai d'abord *M. Canepa* dont le panneau est d'un véritable artiste qui sut mettre énormément de science et de sentiment dans des gouaches moins grandes que carte postale.

M. Dellepiane entre autres fantaisies expose un petit pan-

neau où deux personnages de pastorales s'en vont vers la crèche, dans le clair de lune. Et c'est beau, et c'est calme. M. Dellepiane est un grand poète. *M. Loys Paul Prudhomme* habile décorateur, ne m'a pas semblé être à sa place. Ni *M. Barret*, ni *M. Valère Bernard*, dont les eaux fortes sont des merveilles, mais ne sont pas, je pense, dans l'esprit de cette exposition.

M. Pastour, intéressant, ne se renouvelle guère. En revanche *M. Poggioli* se renouvelle et je me demande si c'est heureux.

M. Maistre déconcerte ; il trouve avec des moyens enfantins des effets de lumière remarquables. *M. de Salinelles* expose quelques effets de neige (aquarelles que je préfère à celles de *M. C. Raymond* qui expose aussi).



Inauguration d'une salle d'exposition à la papeterie du « Petit Marseillais ». Exposition qui vaut au moins par la qualité des exposants qui, exception faite des... maîtres dont on n'a pas cru devoir se passer, se rencontrent dans un heureux éclectisme. *Dellepiane* et *Grallam* voisinent ; les éclats d'*Aurrens* s'opposent aux tons sourds de *Dufour*, *Aubery*, *Armengol* (très bien Armengol), *Canepa*, *Valère Bernard* (un admirable dessin), *J. Julien*, *Lycia Butin* qui décidément abandonne « l'expressionnisme ». *Borgomano*, *Ch. Maurech*. Lumineux et grouillant de vie, *Allègre*, qui n'a pas peint Venise ! ! *L. Grallan*, *Poggioli*, *L.-P. Prudhomme*, voilà un assemblage de noms que l'on ne voit pas tous les jours. Il en faudrait bien peu d'autres pour représenter tout ce que Marseille possède en vrais peintres.

*
* *

Chez Moullot, cinq très bonnes toiles d'*Aubery*. Un peu lachées, un peu trop « pochades » mais très franchement peintes et dans une belle atmosphère, baignées de vraie lumière... et puis dans la vitrine voisine un *Bonamici ! !* et quel Bonamici ! Le modèle du genre. N'en parlons pas.

HERREM.

LA PEINTURE A PARIS

La double exposition de Marquet et d'Henry de Waroquier (Galerie Druet) est à coup sûr l'événement le plus important dont je puisse vous entretenir. Il est excellent de pouvoir confronter ces deux maîtres du paysage très bien représentés l'un et l'autre. L'exposition est pleine d'enseignement bien qu'en somme Marquet et de Waroquier soient des isolés.

Marquet nous soumet des vues d'Alger et de Tunis. Pour parler de ce peintre lumineux et tranquille, indifférent aux théories qui s'entrechoquent autour de lui, les mots qui coulent si naturellement sous la plume d'un critique sont inutiles. Nous ne vanterons pas ses *rythmes internes ;* nous ne le chicanerons pas sur les *valeurs ;* le *sens intime* de sa matière restera pour nos lecteurs un mystère. Marquet expose des tableaux qui ne sont pas des rébus.

S'il nous fallait chercher le secret de son charme, une critique doctrinaire échouerait et les mots perdraient le peu de sens qu'ils renferment.

Une critique technique aurait aussi beaucoup de chance d'être vaine, car le *métier* de Marquet ou si vous préférez, l'art de peindre, joue peu de rôle dans ses tableaux. Aux yeux d'un connaisseur, Marquet peint très bien, mais son savoir se dissimule trop pour rien nous apprendre. Chez lui, pas de morceaux de bravoure ; ses tons n'ont rien de rare ; sa pâte paraît neutre et sans éclat. Les surfaces donnent l'impression d'avoir été recouvertes d'un seul coup, avec une égale absence de brio ou de fatigue. Cette peinture à fleur de toile n'est pas celle d'un exécutant. Lorsque Marquet est le moins heureux, sa toile se désorganise et s'anémie ; et pourtant la technique n'a pas varié. Par quelle fissure le charme s'est-il enfui ?

Il semble que chez Marquet la fraîcheur de l'impression soit nécessaire et même suffisante. Ses belles toiles, il a dû les peindre d'une seule venue ; l'artiste retrouve alors la limpidité de sa touche et le mirage naît. L'œil parcourt ses marines du cadre aux lointains sans que rien l'arrête ; les crêtes s'atténuent ; les tons sont d'une valeur claire et presque uniforme ; la mer forme une nappe immobile, mate ou polie avec des reflets d'acier ou de cobalt. On distingue à peine les embarcations ; le soleil les absorbe dans sa lumière. Parfois une masse grise s'allonge au ras de l'eau ; c'est un croiseur ancré dans la rade. Seule l'impression compte ; si nous nous défendons et si le peintre n'a pas

réussi à nous faire violence, nous sommes devant un tableau incolore et creux comme un faux Monet. Aussi bien la peinture de Marquet est-elle de véritable impressionnisme ; doit-elle à ce fait son caractère monotone et inconsistant ? possible. C'est dans tous les cas un impressionnisme intelligent, exempt de servilité. Avec le temps, l'originalité de Marquet apparaîtra davantage. Si son œuvre ne trahit ni la recherche ni l'inquiétude, la courbe harmonieuse de son évolution inspire le respect. Avec l'âge sa vision se simplifie ; ces tableaux sont réduits aux éléments essentiels ; la synthèse s'opère. Mais ce qui chez d'autres est système, est chez lui conséquence et aboutissement de son tempérament propre fait d'équilibre et de simplicité.

Les aquarelles d'Henry de Waroquier ont le charme de l'imprévu. Venise, c'est l'or des couchants, les gondoles, la solennité désuète des marbres ; c'est le Pont des Soupirs ! voilà ce qu'y voient la plupart des artistes. Bien peu semblent se douter que cette ville est peuplée et que les habitants y aiment, y boivent, y chantent, y travaillent même, comme dans une infinité de villes moins poétiques !

De Waroquier n'a pas vu Venise à travers la légende ou l'art. Il a pu se passer absolument de Guardi, Bellotto et de Canaletto. Dans ses esquisses même grouille une invraisemblable population de soldats, de marins, de pêcheurs. Le 20 septembre, Venise sort les drapeaux ; les tables des cafés, envahissent les places ; toutes flammes dehors, les bâtiments de guerre sont de la fête. Les équipages débarqués se répandent dans la ville. Van Dongen lui aussi a brossé d'amusantes pochades vénitiennes ; mais il a vu surtout les kodacks et les hauts talons des touristes. Il s'est fait touriste lui-même, tout ce monde-là prendra l'Express-Orient. De Waroquier en se mêlant à la populace, s'est arrêté devant les navires en rade, peints comme des galères Wikind. Dans le port de Chioggio, il dessine les barques qui étalent sur le sable leur large ventre rouge et vert. Les pierres de Venise retrouvent sous le pinceau de Waroquier l'éclat de l'émail ; il y en a de rouges, il y en a de rosées. L'éclat mat du marbre voisine avec la pierre moussue. Par ailleurs, nous étudierons l'art d'Henry de Waroquier, mais nous avons tenu à dire quelques mots sur son exposition qui vient de prendre fin. Parmi ces vues de Venise plusieurs, l'Eglise de la Salute, les Régates et d'autres peuvent compter parmi ses meilleurs ouvrages.

L'exposition de Altmann mérite une mention sans plus. Sa

peinture n'est pas sans qualités d'exécution ; elle est banale et assez fraîche. L'Américain Heintzelman expose des estampes chez Marcel Guyot. Louons son habileté — et sa mémoire. Mais passons.

Voici qu'un nouveau groupe vient de se fonder dont je vous parlerai la prochaine fois. A notre satisfaction nous y trouverons des gens tels que André Lhota, Paul-Elie Gernez et Utrillo. Elie Gernez dont l'envoi au Salon d'Automne avait été très remarqué pourra, si la place ne nous fait pas défaut, faire l'objet d'une brève étude.



La Musique

VINCENT D'INDY

Chacun de nous a, dans un coin spécial de son cœur quelque auteur dont il aime particulièrement les œuvres, ou auquel il reconnaît une certaine influence dans l'histoire de l'Art. Pour les uns, ce sera Mallarmé, Gide ou Shaio, pour les autres Le Sidaner, Cézanne ou Degas. Pour moi, je crois que ce petit acte très humain de favoritisme s'opère au bénéfice de Vincent d'Indy.

Vous avez entendu les 9 et 23 décembre aux Classiques sa délicieuse *Symphonie cévenole* pour piano et orchestre, et la *Queste de Dieu*, symphonie descriptive de la Légende de Saint-Christophe. A cette occasion double, je ne puis m'empêcher de rappeler la sincérité, la droiture et la probité artistique que j'ai toujours aimées chez cet homme admirable. Dans leurs moindres détails elles se manifestent, qu'il fasse un cours, donne un concert ou écrive une œuvre.

Personne, dans le monde musical, n'ignore ce qu'est la *Schola Cantorum*. Cette école fut fondée en 1896, si ma mémoire ne faillit pas, par Charles Bordes, l'apôtre éloquent dont l'abnégation n'avait d'égale que l'activité et le goût, d'Indy et Alexandre Guilmant. Continuant l'application des théories franckistes, elle chercha, dès le début, à diriger vers la musique pure les jeunes intelligences. Depuis la mort de Bordes et de Guilmant, Vincent d'Indy est resté seul à la tâche, si lourde de responsabilités. Son cours de composition est une merveille ; il explique, dissèque et fait comprendre. A son contact tout esprit déjà nourri des principes musicaux indispensables, se pénètre intimement des splendeurs du contrepoint. Car le Maître a compris, comme Franck commençait déjà à le prouver, que la raison d'être de la musique réside dans le contrepoint. Lui seul a le secret de donner à l'harmonie son rôle, en instituant à chaque note d'un accord un but expressif. L'accord, ainsi, n'est plus une cause, il est une résultante, dont les membres sont animés d'une vie propre à chacun d'eux. Il n'est plus prémédité, il découle de la rencontre des mélodies. C'est la renaissance de

l'antique tradition, enrichie de l'expérience de toute la technique moderne. C'est le triomphe de la coordination sur le désordre.

Et c'est tout cela que Vincent d'Indy a réalisé depuis près de vingt ans.

Il est dogmatique, direz-vous ; peut-être. « *M. d'Indy est* « *avant tout un chef d'école. Mais, indépendamment, il reste* « *un maître de la plume musicale à tous points de vue. Et, à* « *quiconque me dirait qu'il manque de passion par excès de* « *spiritualité, je pourrais peut-être bien répondre que cette* « *passion et cette fougue de son âme infiniment et indéfiniment* « *jeune se filtrent dans son cerveau lucide et pondéré. Sa mu-* « *sique ne les recèle pas moins. Mais elle a la pudeur de ne* « *les révéler qu'à ses familiers qui les devinent plutôt qu'elles* « *se montrent. Il les purifie, les spiritualise, et ne les fait parler* « *que fort discrètement. Cette discrétion devient justement la* « *cause de cette froideur et de cette rectitude. Et le vulgaire* « *ne sait, dans sa psychologie primaire et réaliste, en disséquer* « *le charme et la grandeur. L'œuvre de M. d'Indy est toujours* « *pour moi un repos physique, conséquence naturelle de la* « *pondération de son expression sentimentale, du fond de la-* « *quelle le bouillonnement de la vie ardente ne fait que* « *m'effleurer le cœur sans le fouailler ni le bouleverser.* » (*Eclair de Marseille*, 28 *janvier* 1923).

Et ce que j'y trouve de génial, mise à part la technique étourdissante de la composition et de l'orchestre, c'est le principe immuable qui la régit. C'est cette force souveraine devant laquelle sa science et son inspiration se courbent, respectueuses. C'est le sentiment de l'unité, qui, en religion, se traduit pas l'idée de Dieu. Cette idée est la même dans la musique du Maître le calme après la tempête, la paix de l'âme après la souffrance.

Vincent d'Indy est certainement la plus belle intelligence musicale de notre époque. Qu'on lise ses biographies et ses critiques, qu'on écoute ses œuvres dramatiques, symphoniques, chorales, ses quatuors, ses sonates ou ses mélodies, on se sent pris par une vague immense ; et si l'on ne sent pas une correspondance réelle entre son œuvre hautaine et l'âme de l'auditeur, du moins ne peut-on s'empêcher de percevoir la hauteur d'idéal et de génie qui se manifestent si puissamment tous les jours dans sa musique.

Ernest MARION.

« Amis des Lettres »

Séance du Prix Littéraire

Conférence de M. Firmin Roz

Il ne suffit pas à un poète d'être élu, il veut être lu. C'est pourquoi les Amis des Lettres fêtaient leur lauréat au Gymnase le 15 décembre en brillante compagnie. Nous avons su par leur président Emile Ripert que plusieurs recueils de poèmes avaient été présentés. Deux avaient intéressé particulièrement le jury ; celui de Gaston Mouren, un des fondateurs de « Fortunio » obtint le prix, celui de notre collaborateur et ami Prosper Imbert fut classé second.

C'est à l'audition de poèmes empruntés à ces deux recueils que nous étions conviés. La plupart nous étaient connus. Je revois encore notre bon camarade Imbert tandis qu'il nous les disait à la rue Venture avec cette modestie des vrais poètes, cette crainte de soi, cet effroi d'ouvrir son cœur aux autres et cette fièvre aussi qui en triomphe. Bonnes rimes, qu'elles sonnaient ferme et pur, liées par le sortilège du chant ! Jamais je n'ai mieux aimé leur paisible harmonie et compris la douleur de leur incantation qu'en ces jours de confidence sous la lampe amicale. Car dans la grande salle sonore elles passaient timidement les rimes chères, l'intimité leur eut semblé meilleure et le diapason calme aussi.

Qui de nous ne connaissait aussi de Gaston Mouren, le Veilleur, Calypso, les Yeux, poèmes dont j'aime la belle architecture et le déroulement grave du verbe. Les poèmes de Gaston Mouren ont pu paraître altier. C'est qu'ils dominent de toute leur sérénité notre âge inquiet. Quand on a fait ses délices pendant sa jeunesse d'une langue merveilleuse et de splendides visions, quand on s'est penché avec Hugo, Leconte de Lisle et les grands historiens sur l'épopée des races on garde au cœur un peu du détachement et de la grande paix des contemplatifs.

Certes, Gaston Mouren est mon ami et comme deux amis qui se respectent nous différons profondément. Mais dans la quiétude marmoréenne je trouve une trève à ma fièvre, dans son rythme abondant et fort, je goûte une déversion nécessaire à l'essoufflement des modernes. Il n'y a plus de lyriques, ou si peu ! Quand j'ai lu un croquis rimé comme le sont généralement, les poèmes avortés de notre époque et que je suis las de voir l'inspiration morcelée, le souffle cassé ou plus simplement banni, la forme chétive, la rime peureuse et parfois défunte, j'ouvre certain cahier avec impatience et je relis *Tibère* ou le *Veilleur*.

J'avoue que ce jour-là je leur trouvais un charme neuf cela sans doute est dû à l'exquise diction de Mademoiselle Maud Bréville qui sait dire parfaitement un poème, chose rare.

Après ces poétiques déduits M. Firmin Roz parut. L'attention s'était distendue et la part du conférencier fut ingrate. Pourtant cette causerie était profondément documentée ; le voyageur impénitent d'outre-Atlantique connaissait à merveille son sujet, il apparaît pourtant qu'il n'a pas tout osé nous dire, il existe même en littérature des nécessités d'ordre diplomatique. Il serait regrettable que la cinquième avenue se barricadât à l'arrivée d'Emile Ripert qui s'en va conférencier à New-Vork. Gardons-nous donc de méditer avec amertume sur l'attitude actuelle des Américains, sur la doctrine de Monroë et sur les vicissitudes des sympathies et accueillons avec bienveillance les conclusions de M. Firmin Roz. Puisse la jeune Amérique en travail d'émancipation approcher confraternellement la pensée française, secouer ses traditions puritaines en conservant son optimisme, s'inspirer davantage encore des conseils de son grand maître Marc Twain qui me paraissent devoir toute leur alacrité à ceux de Maurice Chevalier : « Dans la vie faut pas s'en faire », mais surtout et c'est là la grande lacune de cette conférence ne plus ignorer, dans son féroce Eldorado, qu'elle a eu et qu'elle a toujours de beaux poètes aux purs évangiles ; des Walt Whitman, veilleurs de proue sur leur galions avides.

Jean BALLARD.

Les Revues

Robert-Georges Louys (Mercure de France, 1er décembre). — Pierre Gély (Vie des Peuples, octobre). — Septimanie, 15 novembre. — Paul Arnaud (Ane d'or, novembre).

M. Robert-Georges Louys publie dans le « Mercure de France » du 1er décembre un poème : « Islande », évocation somptueuse et confuse de Lancelot, Perceval (non, Parsifal), Viviane, Merlin, etc.

Sous les sapins embranchés et blancs
Vers les courses mortes de Gauvain
Et d'autres chevaliers pourquoi blancs
Mais bleus des matins ou des soirs vains
Ils sont penchés vers les nords allants
Arbres forêts glissement ravins
Ouragans vers d'autres ouragans
Sans dormir et sans vivre la fin
Des songes vers Bretagne ou Brabant

Telle est la première et la dernière d'une série de sept strophes où le vers de neuf syllabes est remarquable. La fluidité, l'instabilité de ce vers qui le firent propre en musiques mineures à l'expression des nuages et des brumes, R. G. Louys les utilise pour marquer la marche longue et obstinée des hommes d'armes, le galop des chevaliers, sans arrêt, vers le Graal. (Dans la continuité du galop, l'équilibre est à chaque foulée rompu, puis rétabli).

Assonnances, délibérations, coupes variées et heureuses. Remarquer le dernier vers de la strophe citée :

« des son-ges vers Bretagne ou Brabant »

Aucun procédé n'est ignoré, ni méprisé de ce poète de vingt ans dont Fernand Gregh a dit : « Cet enfant est un poète né ».

Voici, pour confirmer l'opinion du maître, un sonnet (?) parmi ceux qui forment, à la suite des strophes de la Préface, le corps du poème :

LE CALME

Viviane aurorale et sans albes frissons
— Frissonne-t-elle O fée aux prunelles levées —
Se dresse frondaison des feuilles arrivées
Les ondes branches troncs le vent et tous les sons

Enchantements déserts forêts armoricaines
Vos souffles rejetés des bourgeons aux dolmens
Des étangs à la mer conferves et lichens
Viviane les crée en vivant tout : haleines.

O mystère des lacs des sapins et des cygnes
Granitique verdure autour Brocéliande
Vous cachez les palais de Merlin hors des landes

Les écus transparents sous les yeux qu'ils soulignent
Regarde Lancelot peut être Parsifal
S'en allant vers Thulé tout d'azur et spectral

Au pas la lance basse et plorant Mélusine

*
* *

Dans les sept pages d' « Islande » j'ai compté trois ou quatre points et autant de virgules. Si je ne connaissais l'érudition de l'auteur, (1) je penserais qu'embarrassé par la place de quelque signe, il les a résolument tous supprimés.

Je n'ose écrire qu'il vaut mieux (malgré l'exemple de Moréas) qu'un poète connaisse la ponctuation. Je me ferais accuser de pédantisme, car on dit que certains écrivains pour conserver leur originalité évitent toute lecture, même celle de la grammaire.

M. Pierre Gély écrit dans « La Vie des Peuples » :

Quant à l'originalité, j'avoue, à l'encontre des idées du défunt siècle, n'y pas croire, ou plutôt considérer qu'on n'a pas à s'en occuper. Un auteur n'a qu'à bien traiter son sujet, traduire

(1) Il a donc fait cela par une originalité, qui me semble, depuis Apollinaire un peu vieillie.

les nuances de ses sentiments ; il doit vouloir être vrai, précis, clair, touchant, probant. Vouloir être original, qu'est-ce là ? Oui, oui, je sais, le XIXe siècle s'en préoccupait beaucoup, il se battait les flancs pour créer. Alors on cherchait à étonner ; on disait quoi que ce fût, mais autre chose que les confrères. Tout cela est enfantin et a abouti à des absurdités. Il suffit à un écrivain d'étudier son sujet avec plus d'attention, plus de méthode, plus d'amour, de l'aborder avec une culture plus étendue, une âme plus forte, plus droite ou plus vibrante, de s'exprimer avec plus de vérité et de netteté pour être infailliblement original, ou alors on n'a qu'à briser sa plume, on n'est pas fait pour écrire. Mais l'originalité ne se cherche pas. Elle résulte fatalement de nos qualités, ou ne sera jamais. Et fréquenter les gens de son métier, n'a jamais fait perdre à personne ses qualités professionnelles.

C'est dans une étude sur la Brière et le Roman Régionaliste que se trouvent ces lignes ainsi que celles qui suivent :

Le milieu fait l'homme et l'homme fait le milieu. Qui veut peindre l'homme doit le peindre dans ses relations avec son milieu. Mais il faut distinguer entre cadre et milieu. Le cadre est un accident, le milieu est essentiel. La faiblesse du roman régionaliste vient de ce qu'il n'a pas toujours l'air de s'en douter. Un auteur, séduit par un coin du pays, décide d'y placer son histoire ; mais, en vérité, elle aurait pu se passer ailleurs, n'étant pas née du lieu. Le lieu est tout factice : l'auteur fera des descriptions, peut-être jolies, ce ne sera pas du roman régionaliste.

Et voici la conclusion :

« C'est là l'important : d'avoir une personnalité bien caractérisée, qui pousse naturellement, sans apport factice, du fait seul qu'on est bien enraciné ».

*
* *

Saluons de nos vœux la naissance d'une nouvelle Revue « *Septimanie* » que publient à Narbonne Paul Duplessis de Pouzilhac et Andrée Brushière de Gorgot.

Beau papier, luxueuses illustrations (je n'aime pas celle de « La nacelle engloutie »), les signatures de J.-J. Frappa, Edmond Sée, Louis Payen. Un poème d'Emile Ripert, une

nouvelle de François Desbrosses (très bien faite), et, pour finir, un très émouvant poème de Jean Lebrau à la mémoire d'Henry Bataille.

*
* *

Dans « l'Ane d'Or » un pastiche très réussi de Francis Jammes, signé *Paul Arnaud*. Je regrette de ne pas connaître les vers personnels de M. Paul Arnaud, car il manifeste dans ce divertissement beaucoup d'art et de goût.

Je vois encore la directrice de l'Ecole libre
Toute pointue dans sa pélerine de mérinos,
Pieusement elle suit l'Office dans un grand livre,
— Elle est si maigre qu'on dirait le rosaire sur son dos !

Monsieur le curé s'embrouille et nasille son prône
Où il est question du mariage d'Anaïs
Fille majeure et légitime d'Hyacinthe Béjaune
Avec l'un quelconque des garçons du pays.

Jean GARAT.



Échos

POUR LES MUSICIENS.

Notre collaborateur Ernest Marion vient de publier chez M. Senart un recueil de pièces pour piano : « Jardins d'enfants ». Ces petits poèmes, séduisants et délicats, et qui cachent sans en avoir l'air le moins du monde une intention didactique, nous apportent toute la fraîcheur, toute l'ingénuité de l'âme enfantine. Quelques titres seront plus éloquents que toute analyse :

— Les lutins — Jacques se fait prier pour faire la ronde — La toupie — Le départ des petits amis — Fugue libre sur un thème connu — Par les sentiers rocailleux — Châteaux en Espagne — Le saut à la corde — Papotages de poupées — Et le soir tombe sur les jardins endormis...

En vente chez tous les marchands de musique.

UN MONUMENT A DAUMIER.

Dans le numéro spécial que *Fortunio* consacra à Daumier, voici près de deux ans, notre collaborateur François Prieur citait avec amertume cette prédiction de Champfleury :

« Sur le marché de Rotterdam on voit l'image du vieil Erasme méditant sur les folies de l'humanité. Vous verrez demain la statue de Daumier méditatif sur la principale place de Marseille ».

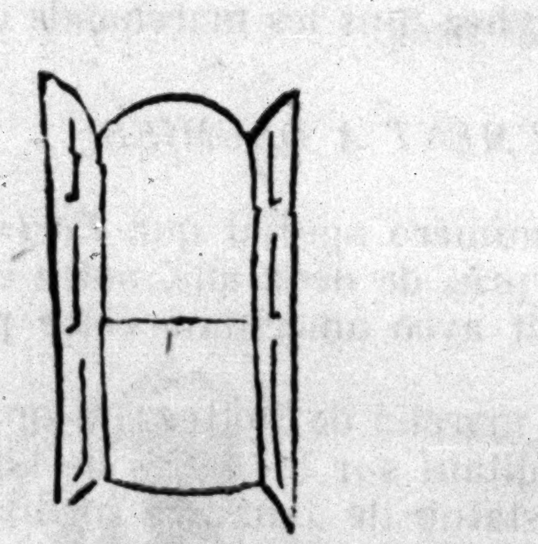
Champfleury disait cela en 1879... Nous sommes en 1924, et l'illustre marseillais attend encore de sa ville natale un hommage qu'elle devrait être heureuse de lui rendre.

Mais M. Marius Richard, directeur du *Petit Provençal*, a décidé de mener le bon combat pour le monument à Daumier. Le dimanche 23 décembre, il faisait, dans la salle des Educateurs populaires, une belle conférence de propagande ; il a obtenu la promesse de la municipalité, il a recueilli les sympathies de tous ceux qui, à Marseille, veulent une plus grande place pour l'art qu'étouffe le négoce.

Cette idée nous est chère. Nous voulons que la ville commerçante se souviennent de ceux qui l'illustrèrent. Les marchands, qui l'enrichissent, ne feront rien pour elle aux yeux de la postérité. Tyr et Sidon sont définitivement mortes avec leurs quais et leurs entrepôts ; Athènes, par l'Acropole, éclairera le monde éternellement.

Mais j'entends siffloter les railleurs : « La mode est aux monuments. Hier Rostand, aujourd'hui Daumier ; demain, peut-être, Clovis-Hugues... Il n'y a pas de raison pour s'arrêter en si beau chemin ».

Certainement, il n'y a pas de raison. Pour ma part, je souhaiterais que chacune des places de notre ville soient dédiées à un Marseillais illustre. La deuxième ville de France aurait tout à y gagner.



Le Mariage de Peluque

(*Suite*)

Sur les coussins à la blancheur immaculée, le philosophe se renversait nonchalamment. Je pris congé du vicomte et je m'installai dans le véhicule, tandis que Peluque disait au cocher :

— « Tu nous feras faire une fois le tour de la Plaine avant de partir pour la rue Marengo.

— « Tout ce que tu voudras répondit l'autre, puisque tu m'as payé pour l'après-midi !

La voiture partit au petit trot.

— « Cet homme prétend que tu l'as payé d'avance, dis-je ; a-t-il la berlue ?

— « Point ! répliqua le philosophe ; j'ai payé d'avance, car je possédais tout à l'heure encore un billet de dix francs. C'est une folie, je le sais. Mais songe qu'il me fallait arriver chez Pompon dans l'équipage d'un vrai malade. N'hésitons jamais devant les folies nécessaires !

Nous faisions cependant le tour de la Plaine. Peluque noblement saluait son peuple stupéfait : la vendeuse de journaux, le commandant du Torpilleur, le propriétaire des petits ânes familiers et les nourrices généreuses. Quand il eût bien joui de son triomphe, il donna au cocher l'adresse de Pomponette. En un quart d'heure, nous arrivâmes devant le logis de l'adorée.

— « De l'énergie! me dit Peluque. Panier, je compte sur toi. Il se peut que l'Amour amollisse mes forces, et que la vue d'une créature qui... n'est-ce pas ? Emeuve un cœur... Tu as compris. Mais toi, sois le bon pilote !

Il éteignit sa pipe, puis il s'étala dans la voiture le chapeau sur les yeux. Cependant, je montais au troisième étage.

Cette maison sentait le moisi. Les murs étaient mous, la rampe humide. Une ombre dense et presque concrète roulait dans l'escalier.

Derrière la porte j'entendis ronronner une machine à coudre, tandis qu'une voix chantait assez agréablement. Je frappai; le ronronnement s'arrêta, la voix se tut, la porte s'ouvrit.

Je me trouvais en face d'une jeune femme assez petite, aux cheveux presque roux. Un figure quelconque : nez rond, bouche charnue, menton insuffisant ; mais un cou gras et blanc, des bras bien formés, et de la ligne ; elle avait pour tout vêtement un peignoir sans manches, et ses pieds étaient nus dans des babouches.

Elle me plut infiniment, à cause de ses yeux coquins et de sa chair bienveillante.

— « Je suis envoyé par Louis-Irénée, dis-je.

— « Entrez donc, Monsieur, entrez donc ! dit-elle d'une voix agréable.

La salle était fort claire, et par la large fenêtre je voyais la masse verte des platanes.

Au milieu de la pièce, une table ronde, couverte de lambeaux d'étoffe, de rubans, de ciseaux, de bobines versicolores. Un fauteuil d'osier peint en vert, cinq ou six chaises, dont une n'avait point de dossier. Derrière un rideau, je devinais un lit. Sur la cheminée, je vis d'un coup d'œil un millier de petites saletés écoratives: éléphants en porcelaine, poissons d'Avril, vases à fleurs surmontés deroses artificielles dévorées de poussière, photographies jaunies sur des cadres de bois découpé, le tout donnant l'impression d'un bazar abandonné.

Comme elle ne m'invitait pas à s'asseoir, j'en pris l'initiative.

— « Je viens, mademoiselle, dis-je d'un ton assez dolent remplir auprès de vous une pénible mission.

Elle me regardait, un peu intriguée.

— « Louis-Irénée est mon ami intime. Je n'ignore rien de ses petits secrets, mêm ede ceux qui lui sont les plus chers. Je connais donc les sentiments qui, d'une part... et de l'autre... depuis quelque temps déjà... Bref, je crois être assez clair.

Elle me sonsidérait, incertaine, et les poings aux hanches.

— « Je dois vous dire, Mademoiselle (et certes ma mission n'est point des plus agréables) que Louis-Iénée est très gravement malade.

J'avais pris un air lugubre ; elle éclata d'un rire joyeux. et se laissa tomber dans l'antique fauteuil.

— « Ah ! Quelle blague ! disait-elle. C'est bien de lui ! Malade ! Allons, dites-lui d'entrer. Je sais bien qu'il est là derrière la porte et qu'il écoute la conversation.

Je me levai, comme indigné ; je courus à la porte, je l'ouvris toute grande. A la vérité je craignis un moment de l'y trouver ; mais il avait eu le bon sens de rester dans la voiture.

Elle parut étonnée.

— « Mademoiselle, repris-je, je vous affirme que le docteur le trouve très, très faible. Il lui a défendu de vous voir. Votre seule présence, l'agitation qui accompagne un entretien un peu vif, les mouvements de la passion, tout cela pourrait lui être funeste... S'il revient ici, je ne puis vous cacher qu'il risque de mourir subitement dans ce fauteuil.

Je fis une telle mimique qu'elle vit distinctement un cadavre étalé sur le siège d'osier.

— « Mais enfin ! dit-elle, ce n'est pas possible. Lui malade ? Avant-hier soir, il a bu seize demis à la brasserie ! Ça ne vient pas si vite que ça les maladies !

Sans mot dire, je la pris par le bras, et je la conduisis à la fenêtre que j'ouvris d'un seul coup ; du doigt je lui montrais le philosophe...

A travers les platanes, on le voyait sur la blancheur des coussins. Ses bras en croix, ses mains qui retombaient tristement, sa tête rejetée en arrière étaient d'une muette éloquence. Son immobilité, si étonnante chez lui, me serra le cœur.

Pomponette pâlit.

— « Mon Dieu ! dit-elle, çà ne me semblait pas possible. Comment ce malheur est-il arrivé ? Allez le chercher ! Dépêchez-vous donc ! Vous voyez bien que je ne suis pas habillée ! Si je lui faisais une infusion ?

Elle disait tout cela avec une émotion véritable. J'eus presque honte.

Je descendis chercher Louis-Irénée. Il me cligna de l'œil sataniquement. Appuyé sur mon épaule, il traversa le trottoir en donnant tous les signes de la plus extrême débilité. Le dos voûté, une main sur les reins, les genoux fléchis, la tête baissée... Car il craignait que Pompon ne fût à la fenêtre.

Mais dès qu'il arriva dans le corridor, il jeta son chapeau en l'air, de telle façon qu'il lui retomba sur la tête avec un bruit de tambourin ; puis il battit un rapide entrechat, et la figure grimaçante, il poussa si j'ose ainsi dire un cri muet. Soudain, j'entendis un pas dans l'escalier : d'un seul coup, et comme par un enchantement, il reprit son allure de moribond.

Pomponnette venait à sa rencontre ; presque maternelle, elle le soutenait et l'accablait de questions; mais il ne répondait que par des murmures plaintifs, et donnait de grands coups de pieds dans le bois des marches.

En entrant, il s'effondra dans le fauteuil, les yeux mi-clos, la lèvre pendante ; et il touchait le parquet du bout de ses mains inertes.

Immédiatement et sans tenir compte de ma présence commença une étrange comédie.

La petite couturière mit un genou en terre devant Peluque et dit :

— « Le petit apache est malade ? Non, il n'est pas malade ! Et il va boire la bonne infusion ; puis, il prendra fortifiant, et il n'ira jamais plus au café ! Non, plus jamais !

Une succession étrange de grimaces défilait sur la face mobile du philosophe. Tantôt une crispation douloureuse révélait des tourments aigus ; puis, les traits se détendaient et montraient l'image du plus parfait abattement ; enfin, par moments, il levait les yeux au ciel, secouait la tête et promenait autour de lui le regard doux et résigné du philosophe qui va quitter la vie.

Cependant Pomponnette le serrait tendrement, et la scène se compliqua de baisers. J'avais beau prendre des poses, et tenter mes plus sûrs effets de profil ; vainement, je penchais la tête en faisant saillir une hanche. Je n'obtins pas même un regard : à ma barbe, ces deux imbéciles communiaient des gencives, et presque des amygdales.

Je songeais à l'ultime recommandation de Peluque, il avait prévu cette défaillance ; il avait compté sur moi pour conjurer le péril... Poussé par le sentiment du devoir qui s'aiguisait d'une obscure jalousie, j'intervins.

— « Mademoiselle, dis-je, j'ai entendu ce que lui a dit le docteur ; il ne faut plus qu'il vienne ici. Ce petit jeu ne lui vaut rien ; et si vous n'avez de bon sens ni l'un ni l'autre, il faudra que j'en aie pour vous.

Pomponnette me regarda de travers. Je poursuivis :

— « Considérez cette figure ! Il est vert, il a les yeux creux, le nez pincé, les lèvres blanches; ses oreilles sont transparentes. Voilà ce que la passion en a fait ! Prenez garde de l'achever !

Et comme je la voyais mal à l'aise, je voulus poursuivre mon avantage, et je repris :

— « Regardez cette face ! Mais regardez-donc cette face !

C'était peu varié ; cependant, je croyais ce discours efficace.

— « Regardez-donc cette pipe! s'écria-t-elle, quand on est malade, on ne fume pas comme ça ! Pompon, tu es un vilain et un menteur !

Pompon se contentait de remuer tristement la tête et considérait le parquet. Mais je sentis qu'il étouffait d'un irrésistible rire intérieur. J'essayai de sauver la situation.

— « C'est par habitude ! dis-je. Il n'a plus de goût à fumer. De temps en temps il en respire l'odeur, et se souvient des jours robustes où il en tirait de longues spirales...

— « Comment ! dit-elle, me prenez-vous pour une imbécile ? Touchez cette pipe ! Elle est encore chaude!

Je fus très embarrassé. Mais Peluque se montra à la hauteur des circonstances : il secoua la tête d'un air désespéré, et, de ses lèvres molles, il laissa tomber ces mots :

— « La fièvre... C'est la fièvre...

Je le regardai, hélas ! Il éclata de rire, et je vis que tout était perdu.

Alors, le philosophe me révéla tout son génie ; la scène qui suivit fut ineffable ; très certainement, la reproduction que j'en vais tenter restera bien au-dessous de cette bizarre comédie.

Peluque arrêta net son éclat de rire, et rabattit son chapeau sur ses yeux. Puis, d'une voix étouffée, il dit :

— « Pompon, tu me fais rire quand je n'en ai guère envie. Tu es comme toutes les femmes, Pompon. Tu n'as pas de cœur. Tu veux que je meure, je le sais. Alors tu viendras danser sur ma tombe, et tu voleras des

fleurs à mes couronnes pour la boutonnière de ton amant... Va, tu n'auras pas longtemps à attendre !

Un matin, tu verras arriver Panier... Il sera triste, (parce qu'il m'aime, lui, Panier !) il sera lugubre. Il aura peine à retenir ses larmes. Il s'assiera sur cette chaise, là, près de la cheminée, et d'une voix entrecoupée de hoquets, il te dira : « IL est mort. « Jusqu'au moment suprême il a eu vôtre nom sur les lèvres. IL a utilisé son dernier souffle pour murmurer : « Pomponnette... » Alors, au fond, comme tu n'es pas mauvaise fille, tu seras un peu triste, comme l'autre jour, quand tu as perdu ton chien...

Pomponnette ne riait plus ; elle pâlissait même à vue d'œil, car Peluque parlait d'une voix lugubre, avec des gestes lents et un regard d'une infinie douceur.

— « Devant ma porte, on suspendra les draps noirs, les draps irréparables... En haut, au milieu, mes initiales : I. P., comme dans mon chapeau. (il montrait l'intérieur de son canotier). Tu viendras peut-être signer sur le registre, au fond du corridor... Il n'y aura guère de monde, car je ne suis que le plus indigne et le plus humble des philosophes... Et voici les croque-morts ! Dieu ! Comme leurs souliers sont bien cirés ! Il y en a un qui fume un cigare italien. Pourvu qu'ils ne me laissent pas tomber dans l'escalier ! Ah ! cria-t-il soudain d'une voix déchirante, je ne veux pas qu'ils m'emportent ! Je ne veux pas !

Il se tordit les mains. Son regard d'halluciné, sa voix étrange donnaient à la scène une réalité véritable. Pomponnette poussa un grand cri de terreur, et le saisit à bras-le-corps.

— « Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

Il la repoussa violemment, retomba dans le fauteuil; et reprit :

Voici le cimetière... Voici des monuments somp-

tueux. Voici d'orgueilleuses épitaphes. Le cortège défile. Il s'en va chez les pauvres... Il arrive. Il est arrivé devant une fosse béante, MA FOSSE ! Elle est profonde, dans la terre rouge... On descend le cercueil, avec des cordes... On entend des heurts, des coups sourds...

Et tout à coup, un son retentit, lugubre, étouffé, profond... C'est la première pelletée de terre... Le prêtre s'enfuit... Les mottes épaises s'écroulent, roulent, s'entassent... Peluque est enterré... Son visage est figé dans la mort... Et quelle épitaphe ? Simple et vraie : « Passant, celui qui repose ici n'aima qu'une femme et n'en fut pas aimé ».

A ces mots, Pomponnette dont le visage était agité de tics, fondit en larmes, avec des sanglots nerveux et d'irrésistibles hoquets. Peluque profita du moment où elle cachait son visage entre ses mains pour cligner de l'œil diaboliquement ; et d'une voix sarcastique et martelée, il dit :

— « Elle fait semblant de pleurer !

Certes, tout ce discours était loin de nous mener au but visé : car enfin, il s'agissait de calmer l'amour de cette fille et de la préparer à une rupture silencieuse. Mais je ne songeais pas à protester. Je goûtais avec Peluque, un plaisir étrange : celui qu'un homme ressentira toujours en voyant pleurer une femme au corps désirable ; plaisir cruel et sauvage, mêlé d'un remords délicieux.

Mais Pomponnette se leva tout à coup et nous laissa voir son visage ; il était trempé de larmes et pourtant elle riait, follement, à cœur joie, d'un rire bizarre encore coupé de quelques sanglots.

Que je suis bête, dit-elle. Je sais bien que çà n'est pas vrai ce que tu dis ; je sais que tu n'es pas malade ; mais çà me fait une drôle d'impression, ta manière de

dire les choses... Tu es méchant, tu sais ! Mais quand même j'aime bien de pleurer comme çà. C'est comme au cinéma !

Elle sourit, essuya ses larmes légères, et dit :

— « Tu es un fameux menteur. Moi, je ne te comprends pas. A propos, tu sais que je vais me marier ?

Peluque eut un haut-le-corps, puis un regard stupéfait. Il ricana.

— « A propos, n'est-ce pas, Panier ? Tout-à-fait à propos ! Je l'aime, j'en meurs sous ses yeux, et tiens ! A propos ! Je vais me marier !

— « Mais mon ami, dit Pomponette, tu ne penses pas que ça pouvait durer toujours, cette vie ? Toi, tu te promènes toute la journée, et quand tu rentres chez toi la table est mise. Tandis que moi, je travaille du matin au soir et je fabrique des robes pour les belles dames ; et je gagne tout juste de quoi payer ma pension ! Je veux rester honnête n'est-ce pas ? Je ne veux pas faire « la vie ». Il fallait bien que je me marie !

Le philosophe changea de physionomie. La farce était terminée, et je vis qu'il était vraiment furieux.

— « Et tu as trouvé une poire ? dit-il d'une voix agressive. Mes félicitations ! Mes meilleurs vœux !

— « Tu as tort de te fâcher, Pompon, je t'assure. Ce que je fais est bien naturel ! Cet homme n'est pas une poire. Il est très riche.

— « Quelque vieux gibier de correctionnelle ! dit Peluque. Quelque satyre emphysémateux, qui t'a fait croire qu'il était riche !

— « Il a des maisons ! dit Pomponette avec fierté. Il a sept maisons à Marseille. Il m'a promis un collier !

— « De culs-de-bouteilles ! dit Peluque.

— « Pas du tout ! Il me l'a montré ! Il était à sa première femme, qui était une femme très bien.

— « Ça te fait plaisir de succéder à une femme très bien ? dit le philosophe, sarcastique. Ah ! Il avait une femme très bien ! Eh bien, tu sais, ça va le changer !

Pomponnette se tourna vers moi et me prit à témoin.

— « Enfin, Monsieur, dit-elle, comment trouvez-vous çà ? (elle montra Peluque). Il n'a pas le sou ; il ne veut pas travailler ; il ne veut pas m'épouser. Il ne m'aime pas puisqu'il voulait me faire croire qu'il était malade pour me plaquer plus facilement. Et avec çà ; il ne veut pas que je me marie ! Pompon, tu n'es pas raisonnable !

— « Irénée, dis-je, Mademoiselle a raison ! Tu n'as point de bon sens. Il est de votre intérêt à tous les deux que ce mariage se fasse. Séparez-vous donc à l'amiable;

Mais le philosophe se leva soudain, et saisissant Pomponnette par l'épaule, il s'écria :

— « Comment s'appelle-t-il, ce saligaud ? Où loge-t-il, ton vieux sodomiste ? Que je ne le rencontre jamais, parce que je lui foutrai çà dans les côtes ! Ah ! Tu veux te marier ! Eh bien, je serai le garçon d'honneur, et c'est moi qui tiendrai les grandes orgues !

Il eut une véritable explosion de dégoût.

— « Te marier ! A-t-on rêvé de çà ! Pomponnette se marie ! ! ! Regarde-là donc, Panier ! Regarde cette figure, et dis-moi si çà à l'air d'une femme mariable ! Il a donc la cataracte, ce vieillard ?

— « Il n'est pas vieux, dit Pomponnette avec fierté. Il a quarante ans !

— « Quarante ans ! s'exclama Peluque violemment, et sans que l'on pût comprendre le moins du monde ce qu'il reprochait à ce chiffre. Quarante ans ! Pompon, tu es une menteuse, une pierreuse, une grue ! Entends-tu ? Tu es un chameau ! Et encore ! Il est bon, le chameau! Il a de grands pieds, il court, il a un estomac plein d'eau... Mais toi ! Tu n'as rien. Tu es l'infamie

vivante ! Et puis il vaut mieux que je m'arrête. Je finirais par te dire des injures.

Pomponnette écoutait ces épanchements d'un air satisfait ; la fureur sincère du philosophe la remplissait de joie.

— « Ecoute, dit-elle avec un grand calme, je puis te jurer que je t'ai beaucoup aimé. Tu n'es pas beau, mais tu es gentil, tu es étonnant, et tu racontes drôlement les choses...

Le philosophe s'assit au bord d'une chaise et dit d'une voix coupante :

— « Ce qui me touche vivement dans ce discours, c'est d'abord ce Passé défini : « Je t'ai beaucoup aimé ». Ce temps s'emploie pour exprimer une action terminée depuis peu. Ce qui me frappe ensuite, c'est l'explication des causes de cet amour. Il y a des gens que l'on aime parce qu'ils ont du génie. D'autres parce qu'ils sont beaux, d'autes encore parce qu'ils sont une belle âme. Moi, tu m'as aimé parce que je suis rigolo. Je suis le pître séducteur. Je te remercie !

Il prit tout à coup une voix tragique.

— « Malheureusement ! s'écria-t-il, ô malheureuse! Tu ne m'as pas compris ! Tu n'as pas vu sous ce masque de gaîté l'immense trésor de tendresse de mon cœur désespéré ! Pour toi seule je le réservais, Pomponnette, pour toi que j'aimais comme une femme et comme un enfant ! Va le trouver, ton imbécile, ton vieillard affamé, va, et compare à l'indigence de ses appétits l'opulence de mon cœur ! Non, non, ce n'est pas possible ! (il mit un genou en terre). Tu ne vas pas détruire le beau rêve, le rêve naïf que j'avais rêvé...

Pomponnette l'écoutait avec un étonnement ému. Le philosophe jouait la comédie avec une si parfaite sincérité que j'en fus stupéfait.

— « O rêve ! Beau rêve ! reprit-il sur un ton d'élé-

giaque. Il était simple, il était jeune, il était, je l'avoue, bougeois...

J'avais vu au loin, dans une ville sans tramways, un petit collège où j'enseignais la philosophie. Et les enfants bien nourris descendus des montagnes voisines écoutaient en silence ma voix articulée... Sur la Grand'-Place aux antiques platanes se dressait une maison... Notre maison... (il regarda Pomponnette tendrement).

C'est une maison aux larges fenêtres, avec un long tapis de laine dans le vestibule, un tapis épais et soyeux. (Attention aux mîtes !) A droite, en entrant, la salle à manger : un beau buffet de noyer ciré, un dressoir, une table carrée sous un luste orné de guirlandes de papier. Aux murs, des tableaux, et mes diplômes : MON certificat d'études, MON baccalauréat, MON diplôme de Licence... Une servante vieille et catholique époussette chaque matin les cadres de plâtre doré... Sur la cheminée, une pendule DORÉE, avec un berger qui joue de la flûte... Et sur un guéridon, là, dans ce coin, un bel album de cartes postales...

Pomponnette écoutait avec ravissement cette description, qui correspondait si exactement à l'idéal bourgeois de toutes les grues. Peluque s'anima, ses yeux s'amincirent, sa voix devint confidentielle.

— « Là-bas, au fond, notre chambre. Il y a des rideaux de claire mousseline autour du grand lit de noyer verni. Il est spacieux, il est profond, il est silencieux et doux... En face du lit, l'armoire à glace. Elle a deux portes, on s'y voit quand on est couché. Dans ses flancs quelles richesses elle recèle ! les culottes, les petites chemises brodées, les soutient-gorge, les corsets, les combinaisons de batiste et de nansouk... Tout ce qui enveloppera le corps adorable... Ah! Pomponnette! Si tu avais voulu !

Il secoua mélancoliquement la tête.

— « Si tu avais voulu !

Cette fille se leva soudain et lui prit la main.

— « Pompon, dit-elle, tu es drôle. Moi, je t'aime beaucoup, mais je ne t'ai jamais compris. Maintenant tu dis çà, et puis tout à l'heure ce sera autre chose.

— « Dieux ! dit le philosophe d'une voix tragique, Grands Dieux ! Elle doute de moi ! C'était le châtiment réservé à mon scepticisme : j'ai douté de tout ; celle que j'aime doute de moi...

Pomponnette prit tout à coup une grave résolution.

— « Pompon, dit-elle, jure moi de m'épouser, dis moi la date du mariage, et je renverrai mon fiancé.

Le philosophe se leva, triomphant. Il attira la jeune femme et lui donna mille tendres baisers.

— « Je le savais bien, disait-il, je le savais, va, qu'un tel amour ne pouvait s'oublier... Mais oui, je t'épouserai ! La date ? Nous sommes aujourd'hui le 2 juin. Eh bien, ce sera pour le trente !

Pomponnette battit des mains.

— « Ce sera mon anniversaire ! criait-elle. Mon anniversaire !

Nous étions, évidemment, au comble du burlesque. Au lieu de consommer la rupture, ce fou s'engageait dans d'inextricables promesses ; au lieu d enavrer cruellement cette fille, le philosophe la comblait de joie ; le rôle de consolateur m'était ainsi retiré. J'intervins donc une seconde fois. Je parlais au nom de l'amitié, du bon sens, et de la jalousie : c'est pourquoi je parlais avec une grande autorité.

— « Tout celá est bien joli, dis-je, mais il me semble que quelques objections se présente d'elles-mêmes.

J'eus l'impression que le regard de Pomponnette devenait inamical.

— « Peluque prétend qu'il a vu un petit collège, une petite maison, et un tas de petites choses touchantes. Il

faut vraiment qu'il soit presbyte, et que sa vue porte fort loin.

— « Et pourquoi donc ? dit Pomponnette. Le trente juin...

— « Le trente juin, il sera à la veille d'être collé à la deuxième partie de son baccalauréat. Si ce mariage avait lieu à cette date, il manquerait dans votre salle à manger la majeure partie des diplômes qui en doivent être l'ornement...

Peluque me lança un regard véhément, mais je continuai :

— « Il est hors de doute que vous vous marierez le trente juin ; il reste à préciser le millésime de l'année qui verra cet heureux hymen. Pour moi, puisque vous avez tenu à avoir mon avis...

Peluque se tourna brusquement vers moi, et dit :

— « Toi, tu nous.....

Je fus abasourdi.

Pomponnette me regardait de travers ; agressive, elle s'écria :

— « Aussi, quand tu viens ici, pourquoi amènes-tu des étrangers ? Surtout celui-là. Il a une tête de Judas !

Ma fureur enfin utilisa ma voix.

(*A suivre.*)

Marcel PAGNOL.



CAVAILLON. — IMPRIMERIE MISTRAL